

PRIX BELGE 3.00

Du même auteur

AUX ÉDITIONS REX :

- — Avoir un bon Copain, *épuisé*
- — Empoisonneurs publics, *épuisé*
- — Campagne de presse, *épuisé*
- — Nos journaux et les sports . . . 2.— fr.
- — Sur la tombe de Psichari . . . 2.50 fr.
- — Plaidoyer pour la politique . . . 12.— fr.

Marc Hallet

A. Goto

LE SCANDALE DE BEAURAING

DECLARATION

Quand, à propos de Beauraing, j'emploie dans cette brochure les mots : Vierge, apparitions, visionnaires, privilégiés... ou d'autres termes équivalents, c'est toujours avec la réserve qui s'impose et sans vouloir anticiper sur le jugement de l'Eglise, auquel je souscris d'avance.

R. SAUSSUS,
Saint-Mard, le 30 janvier.

ROGER SAUSSUS

LE SCANDALE DE BEAURAING

RÉPONSE A

«SI C'ETAIT LE DIABLE ?»

DE M. L'ABBÉ OU M. LE DOCTEUR DERSELLE



EDITIONS REX — LOUVAIN

Aux enfants

DEGEIMBRE ET VOISIN

RESPECTUEUSEMENT,

pour qu'ils demandent ma conversion.

R. S.

A MOI, COMTE... DEUX MOTS

Deux mots, que le public peut se dispenser d'approfondir, pour vous dire que mon procédé sera à l'antipode du vôtre.

Tout au long de votre travail, vous faites celui qui en sait dix fois plus qu'il n'en veut dire. En réalité, vous avancez des allégations, des insinuations, des accusations dix fois plus nombreuses que celles que vous pourriez honnêtement soutenir, appuyer ou certifier.

J'en userai tout autrement : je sais deux fois plus de choses que je n'en dirai :

— sur l'auteur,
— sur la valeur de son témoignage,
— sur l'esprit dans lequel fut conçu et édité son travail,
— sur la façon dont furent menées ses enquêtes,
— sur ce que représentent ses documents...

Vous déversez sur Beauraing, sur quelques personnalités, sur les visionnaires et leurs familles des sous-entendus sournois dont vous seriez embarrassé de fournir le bien-fondé.

Pour vous confondre, il suffirait de mettre les points sur les i.

Rassurez-vous : mon rôle n'est pas d'accuser. Je veux simplement purifier l'atmosphère et je ferai mon possible pour vous prêter toujours des intentions droites (ce qui n'est pas non plus votre manière).

LA BROCHURE DE M. DERSELLE

« BEAURAING. *Et si c'était le diable?...* Tel est le titre que l'auteur donne à son travail (1).

Comme nous insisterons principalement sur les côtés pernicieux de cette publication, qu'on nous permette de résumer ici ce qu'on peut en retenir pour le dossier de Beauraing :

— On n'a pas, jusqu'aujourd'hui, « *le signe indubitable, le miracle indiscutable, capable de prouver aux moins difficiles l'authenticité, la véracité de ces apparitions prétendûment surnaturelles.* »

— Il y a dans les phénomènes de Beauraing (et nul ne doit le contester) ce que l'auteur appelle des « *anomalies* », des « *bizarreries* », des choses « *déconcertantes* » qui ne désarmeront la critique que le jour où le miracle tranchera les difficultés. Et encore... ce miracle à thèse pourrait être aussi bizarre et déconcertant qu'à Fatima !

— Retenons enfin cet appel aux hommes de bonne volonté :

« *Et pour aider au triomphe de la vérité, nous demandons, non seulement aux habitants de Beauraing, mais à tous les pèlerins et à tous les curieux venus à Beauraing depuis les apparitions, d'apporter éventuellement leur contribution, en toute conscience et impartialité, à l'enquête dont cette étude constitue le premier jalon.* »

* * *

Si l'auteur s'était borné à développer consciencieusement ces différents points, nul n'y aurait trouvé à redire. Mais, même dans l'exposé de ces vérités salutaires, il apporte une passion qui nuit au côté constructif de son œuvre et surprend douloureusment celui qui cherche à se faire une opinion.

« *Depuis longtemps,* écrit M. Derselle, *dans le cercle plutôt étroit de nos relations, nous ne cessions de lutter contre cet emballement, dont les progrès s'avéraient d'heure en heure plus inquiétants.* »

C'était votre droit. Mais il y a la façon. Si nous nous en rapportons à votre brochure, il faut avouer que vous avez adopté la manière la plus déplorable... qui pourrait peut-être mériter « *les épithètes d'impie et de sacrilège...* »

(1) 64 pages, L'Edition universelle S. A., Bruxelles.

L'AVIS D'UN JOURNALISTE EMINENT

Dans *Le Progrès*, de Mons, des 23-24 janvier, le directeur de ce journal, M. Joseph Hamaide, consacre un article fort pondéré à la brochure de M. Derselle. Puisque l'auteur nous permet d'utiliser son article, nous allons y puiser une série de griefs que nous pourrons nous dispenser de reprendre par la suite :

UN LIVRE BIEN REGRETTABLE

Il vient de paraître sur Beauraing un nouveau livre à propos duquel, de divers côtés, on nous demande notre sentiment.

Rien n'est plus loin de notre pensée que de juger ce livre sur le fond. Le problème d'ordre religieux que soulèvent les faits de Beauraing n'est pas de notre compétence.

Mais nous pouvons apprécier la documentation de l'auteur, ses méthodes de discussion, l'atmosphère qui se forme autour de ses allégations.

A cet égard, nous le disons franchement, ce livre n'est pas apaisant.

Voyez d'abord le titre : « *Beauraing. — Et si c'était le diable ?* » Combien plus prudentes étaient la présentation du Dr. Maistriaux : « Que se passe-t-il à Beauraing ? » et l'attitude des publicistes catholiques qui ont apporté des arguments pour, ou formulé des réserves.

Les méthodes de discussion ne valent pas mieux. Les considérations les plus graves sur les faits, les enfants qui y ont été mêlés, leurs familles, ont souvent pour fondement des « on dit » qu'il conviendrait de contrôler ; au lieu d'affirmer on pose des questions ; au lieu d'accuser on insinue.

Le procédé — et mêlé à la polémique depuis vingt-huit ans, notre témoignage a ici quelque valeur — le procédé n'est pas de bon aloi.

On peut mentionner sous une forme dubitative des versions sur le bien-fondé desquelles on n'est pas édifié, quand il s'agit de choses indifférentes ou en tout cas sans portée quant à la valeur morale et l'honorabilité du prochain.

Quand la considération qui s'attache à une famille et la bonne réputation d'autrui sont en cause, il suffit d'attendre pour écrire de tenir la preuve indubitable. Rien ne presse. Si la lumière en est retardée, la charité et la justice en tout cas seront sauves, quoi qu'il advienne.

Or de bout en bout, le livre qui nous occupe trahit cette méthode médiocre et de qualité douteuse. Il ne doit tout de même pas suffire que des enfants soient impliqués dans des phénomènes inexplicables pour qu'on se départisse de toute prudence vis-à-vis d'eux et de leurs familles.

Si encore la documentation de l'auteur paraissait par ailleurs solide, bien contrôlée, fidèle ? Mais les inexactitudes n'y sont pas rares.

Ce que le docteur Maistriaux appelle un « galop d'Ave Maria », devient sous la plume de l'auteur « une course effrénée » ; il écrit que le « suave » Ave Maria « est bredouillé et en partie escamoté par suite de la sorte d'exaspération où l'apparition a mis ses petits privilégiés ». Si les choses se sont passées les 29 décembre et le 3 janvier sur le même ton, le même rythme et dans les mêmes dispositions que les autres jours, de pareilles expressions défigurent radicalement la réalité.

Nous n'avons observé ni « agitation fébrile », ni « excitation morbide ». Seul un esprit prévenu a pu voir cela.

D'après l'auteur encore, Fernande Voisin a vu le cœur le 29, Gilberte Voisin le 30, et Gilberte et Andrée Degeimbre le 31 seulement. C'est faux. Fernande a vu cette particularité nouvelle le 29 et les trois autres fillettes le 30.

L'auteur nous dit encore que l'interrogatoire du 3 janvier a donné lieu à des réponses concordantes. Or, il ne pouvait y avoir ce jour-là de concordance d'aucune sorte, puisque les communications avaient été particulières à chacun des enfants ! Gilberte Degeimbre ne se serait aperçu qu'elle avait un secret que le lendemain. Or dès le soir du 3 et à trois reprises l'existence de ce secret a été, croyons-nous nous souvenir, notifiée à la foule des 25.000 personnes présentes.

....

Arrêtons-nous.

Si les « on dit », les questions, les insinuations de l'auteur valent son exposé « objectif » des faits, — et combien de raisons il y a de penser que cela ne vaut pas ceci, — le tout doit témoigner d'une prodigieuse légèreté.

L'auteur a donc eu tort d'écrire ce livre, ou en tout cas de l'écrire dans le genre qu'il a adopté. Il a eu tort de représenter « comme un mauvais plagiat de Lourdes » des faits sur lesquels il n'ose cependant pas se prononcer fermement. Il a eu tort de jeter le trouble dans des consciences jusqu'ici apaisées par l'attitude bien catholique des publicistes qui ont parlé des faits de Beauraing.

Pour nous, attendons avec calme et confiance. Ça vaut mieux que la discussion mal disciplinée et exempte de prudence et de réserve.

CE QUE VAUT LE TEMOIGNAGE DE L'AUTEUR

Qui est M. Derselle ? Question insoluble, comme la plupart de celles que multiplie l'auteur.

Si c'était le moment de faire un peu de littérature, je parodierais un passage de Louis Veuillot se moquant d'un auteur qui a peut-être la franchise du pseudonymat, mais qui n'a pas le courage de sa prose :

« L'auteur de ce livre est Derselle, dirait Veuillot. Qu'est-ce que Derselle ? Interrogez le silence, il ne répondra point. A la naissance des nuits sans lune, avant le gaz, Derselle paraît soudain, soudain s'enfuit. Le temps de ne pas le voir et on ne le voit point. Derselle ! Derselle ! Point d'écho, point de Derselle. Tel est Derselle. »

Hélas ! quand vous croyez tenir l'auteur et que votre doigt s'avance vers un personnage en chair et en os, il se dérobe, fait une pirouette digne d'un spirite de foire et vous désigne un autre accusé qu'il voue de gaieté de cœur aux gémonies de la foule.

Approchez-vous de cet autre. Il blêmit à la seule pensée qu'on lui endosse un déluge d'impertinences dont il n'est pas capable.

Ni C. Derselle I, ni C. Derselle II n'oserait crier publiquement : « C'est moi l'auteur responsable de cette dersellographie. »

Comment savoir dès lors ce que valent les affirmations de ce personnage sibyllin ? Comment demander à ce fantôme diabolique ou hypnotique quels sont ses titres, ses qualités, ses références ?

L'auteur fuit, parce qu'il est honteux de son travail. Première raison de nous méfier.

Que valent maintenant les sources, les documents, les enquêtes dont se prévaut l'auteur et dont il fait tant de cas ?

Ces enquêtes sont extrêmement réduites, comme de quelqu'un qui prépare un mauvais coup et choisit « *l'heure de l'Esprit des ténèbres* » pour une incursion au domicile de ses victimes.

De plus, pourquoi rejeter *à priori* les sources ordinaires ? C'est très bien d'avoir voulu entendre un deuxième son de cloche, mais le premier était-il de qualité si douteuse qu'on se fît un devoir de l'écarter systématiquement. Aviez-vous des raisons de suspecter ainsi les personnalités de Beauraing à qui l'on s'adresse habituellement et que les circonstances ont spécialement qualifiées ?

En réalité, vous avez refusé carrément de vous adresser à elles parce que, après les avoir consultées, vous n'auriez plus été aussi libre de baver vos insinuations et qu'il vous eût été impossible de dire ce que vous vouliez à tout prix écrire.

Vos sources... Ne faites pas le malin, M. Derselle : c'est à peu près, en tout et pour tout, *(vous l'avez avoué vous-même)*, une seule et unique personne de Beauraing. Si vous avez consulté l'un des sectaires éminents de l'endroit, vous n'en avez rien dit dans votre brochure, où vous ne citez à la barre que des personnes honorables et chrétiennes.

En enquêteur consciencieux, vous auriez dû savoir que pour des raisons personnelles, cet unique témoin apportait une animosité incompatible avec un rapport objectif.

Je plains d'ailleurs cette personne compromise dans votre aventure : vous lui prêtez des sentiments et des propos qu'elle n'a pas et d'autres qu'elle ne pourrait justifier.

En un mot, vous ne pouviez pas être sérieusement renseigné.

Deuxième raison pour nous de n'accorder qu'une attention minime à votre travail.

* * *

Enfin, M. Derselle, avant d'encaisser les critiques judicieuses qui pleuvent sur vous depuis quinze jours (et dont les droits d'auteur ne peuvent vous consoler (1)) avant de faire imprimer votre travail, vous saviez l'avoir écrit dans l'exaltation, dans l'acrimonie et dans le parti-pris, vous saviez vous-même avoir manqué d'une sérénité et d'une bonne foi suffisantes. Car, cher Monsieur, lorsqu'on vous a proposé de soumettre votre brochure à qui de droit, ou au moins de la faire lire par une compétence, vous vous y êtes refusé avec des gestes et une colère qui n'étaient pas de bon augure.

Avant de le publier, vous condamniez votre ouvrage.

Troisième raison pour nous de le condamner à notre tour.

* * *

Je résume : votre témoignage ne nous inspire pas confiance. Il me reste à montrer sommairement que la valeur intrinsèque de la brochure est bien inférieure à ce qu'elle paraît au premier abord : l'auteur nous en fait croire avec une désinvolture... diabolique.

(1) « Les prospérités durables ne relèvent que des bénédictions célestes » (C. Derselle).

L'IDEE FAIT SON CHEMIN

Monsieur Derselle a la digestion difficile (pauvre docteur !). Il ne parvient pas à digérer que le coup de Beauraing ait fait le tour du monde en moins de 15 jours.

Quelle folie ! quel vertige ! quel sot emballement ! quelle fascination désordonnée !

Allons, Monsieur Derselle, pourquoi broyer du noir et prendre ainsi au tragique la grande comédie de Beauraing ?

Je m'étonne au contraire qu'il ait fallu si longtemps à un tour de cette envergure pour ébranler les nations. Fumisterie ou apparitions, la chose était suffisamment imprévue et insolite pour qu'on lui réservât un accueil exceptionnel et une place de faveur sur nos modernes courroies de transmission.

Vous auriez préféré peut-être qu'on tînt le secret aussi longtemps qu'on ne savait à quoi s'en tenir : cela vous aurait donné l'occasion de reprocher aux tortionnaires de Beauraing de perpétrer dans l'ombre le plus noir des forfaits.

Pratiquement, pourquoi se serait-on tu ? Personne ne trouvait inconvenant de dire ce qu'il voyait, ce qu'il savait et même ce qu'il pensait. Qui donc aurait pu faire taire les autres, puisque, malgré votre autorité, vous n'y avez pas réussi ?

On a parlé des événements de Beauraing le plus naturellement du monde. Et comme les distances sont aujourd'hui illusoires, rien n'est plus normal que cette « *rapidité vertigineuse* », avec laquelle « *l'épidémie* » se propagea jusqu'aux confins du globe.

Et ceux qui s'imaginent que la fièvre est tombée ont tort. Les événements de Beauraing ne sont pas de ceux que l'on relègue aux antiquailles comme les débris d'un accident de chemins de fer — fût-il effroyable comme ils le sont à peu près tous. — Les événements de Beauraing (et pourquoi s'en faire du mauvais sang ?) ont trouvé dans les cœurs de beaucoup une place toute chaude où ils ne s'éteindront pas de si tôt. Il suffira d'un souffle minime (une maladie, une épreuve, un examen redouté... une ferveur plus accentuée) pour en raviver le souvenir. A moins d'une catastrophe, à moins d'une révélation que la brochure de Monsieur Derselle ne nous apporte pas, Beauraing n'est qu'à son début. Il ressemble pour le moment à certaines étoiles mortes depuis des années ou des siècles et dont la lumière nous arrive encore chaque jour : il suffira que l'humaine plaque sensible se trouve dans le rayonnement de Beauraing pour être impressionnée.

* * *

Enfin, que trouvez-vous d'extravagant dans la diffusion des événements en question ?

Ce furent d'abord les parents des petits privilégiés, puis les sœurs du pensionnat et enfin toute la localité qui se fortifièrent tour à tour dans les trois retranchements de l'incident : le doute, l'attention, la ferveur. On haussa d'abord les épaules, on s'intéressa à... l'aventure. Elle finit par passionner : pour ou contre.

On se hélait avec des gestes discrets pour se conter la chose. Les commères fermaient les portes derrière elles pour confier à la voisine, dans le secret le plus absolu, des commentaires et des suppositions, des certitudes ou des doutes, et surtout l'argument décisif qu'elles s'empresseraient de divulguer, la minute d'après, dans la maison suivante.

Les fortes têtes de l'endroit en étaient encore à se demander quel pourrait être le fin mot de l'équipée que déjà les badauds des alentours défilaient devant leurs demeures...

Beauraing était sous une telle pression que le récit des faits jaillit à la fois dans toutes les directions, en jets aussi longs que le caprice d'une ligne de chemin de fer.

Les salles d'attente de la région chuchotaient de mystérieux conciliabules. Les groupes encerclaient le poêle de décembre, plus avides d'inédit que des calories gratuites de la S. N. C. B.

Certes, ce n'était pas l'inédit qui manquait. Avec un peu de mémoire, l'employé qui tendait le cou et l'oreille par le guichet aurait pu écrire les mille et une merveilles de Beauraing... Les nouvelles les plus abracadabrantes embrochaient les réflexions les plus ingénues ou les scepticismes les plus saugrenus. Le voyageur de commerce envoyait au plafond la fumée de sa Belga et une rosserie à l'adresse d'une paysanne. Le marchand de vaches au gros gourdin, lui qui en avait roulé tant d'autres, avait peur de s'en laisser conter... Mais il n'en pensait pas moins. Bavard à son ordinaire, il se contentait de ponctuations peu compromettantes : ah... oh... mââ...

Bref, quand le garde-salle annonçait l'heure du train, chacun ramassait ses « paquets » et sa provision de merveilleux et au lieu de chercher, comme de coutume, un compartiment solitaire, on s'engouffrait en groupes pour « en » reparler.

* * *

L'impression produite dans la région est profonde et atteint bientôt les coins les plus reculés du pays.

De partout on vient pour allumer un cierge et une prière au pied de la grotte.

Certains timides ont fait cent kilomètres pour venir exprès à cette fameuse grotte, dont ils n'osent demander le chemin... Comme ils se sentiraient ridicules si ce qu'on raconte n'était pas fondé !... Après une demi-heure de vaines explorations, ils abordent un gosse qui pousse son cerceau et, bien assurés que personne ne les verra ni ne les entendra, ils s'enquièrent évasivement du... pensionnat des sœurs. Tantôt, avec des lenteurs calculées, ils

dégusteront un demi au café des quatre chemins, dans l'espoir que là, sur les lieux, ils ne manqueront pas d'apprendre du nouveau... sans avoir à interroger.

Les pèlerins et les curieux affluent.

Le soir ils arrivent en masses, pour voir, pour assister, pour en être, comme des affamés qui voudraient se partager les restes du festin des visionnaires.

Dès les premiers jours les foules sont remuées. Le respect des spectateurs est anxieux. Leur curiosité est respectueuse.

Les témoins tombent à genoux aux côtés des enfants.

Et voilà comme quoi, le 8 décembre, il y avait à Beauraing un millier d'autos et plus de 10.000 personnes. Cette invasion historique n'est peut-être qu'une ébauche de ce qui sera un jour.

* * *

Les journaux s'en étaient mêlés. Et le cortège des pèlerins, des sceptiques et des curieux envahissait Beauraing...

Eh bien ! comprenez si vous pouvez, mais c'est cela que M. Derselle trouve louche, déplacé, inconvenant. Allons ; mon cher Monsieur, l'humanité ne serait plus à reconnaître si le processus avait été différent.

Et puis, cette manie de s'effaroucher et de se formaliser de ce qu'on trouve tout naturel, bien que prodigieux ! « *C'était, écrivez-vous, comme un formidable raz-de-marée se jouant de toutes les résistances, balayant tous les obstacles ; c'était l'épidémie se propageant avec une rapidité vertigineuse jusqu'aux confins du monde. Cette croyance invincible dans le caractère surnaturel des événements de Beauraing, cette foi aveugle qui, en quelques semaines s'implante aux quatre coins de la terre et y embrigade des multiples d'adeptes, n'est-ce pas peut-être le seul prodige à porter au crédit des apparitions de Beauraing ? Prodige qui d'ailleurs n'a rien de surnaturel ni même de particulièrement extraordinaire. En effet, comment refuser créance à des manifestations dont la presse et le*

public s'entretenaient avec tant de complaisance ? Comment ne pas croire, après la diffusion formidable d'une brochure, relatant officiellement ces événements ? Comment ne pas croire lorsque des services réguliers d'autocars s'organisaient un peu partout, en s'intensifiant chaque jour, pour le transport des pèlerins et des curieux ? »

J'avoue, M. Derselle, que cette accumulation de questions me déroute un peu. Je ne saisis pas bien le caractère prodigieux de ce qui n'a rien d'extraordinaire. Et puis vous êtes en compagnie compromettante : savez-vous qu'un gros mois avant vous ces Messieurs de *la Dernière Heure*, du *Peuple* et même du *Soir* avaient découvert eux aussi le seul miracle dont pût se prévaloir Beauraing, un prodige d'aussi bon aloi que le vôtre à porter au crédit des apparitions : le fait, que, de mémoire d'homme, les boutiquiers de Beauraing n'avaient fait d'aussi bonnes affaires... Ce qui déplaît souverainement dans cette page — qui est la deuxième de la brochure — c'est ce parti-pris de dénoncer des « *adeptes* », une « *foi aveugle* »... une « *croyance invincible dans le caractère surnaturel des événements de Beauraing* ». Voilà une manière bien sommaire de triompher de l'ennemi. On l'invente. On le crée presque de toutes pièces. On l'affuble de tout ce qu'il faut pour le rendre ridicule... puis on tire son épée pour dégonfler le ballon...

Il me semble que c'est faire injure à beaucoup de pèlerins ou du moins à ceux que j'ai rencontrés (ceux qui étaient à Beauraing, ceux qui en étaient... revenus ou ceux qui se disposaient à y aller). Pour ma part, si j'ai entendu de fanatiques « c'est sûrement la Sainte Vierge », j'ai entendu, aussi, et pas mal de prudents : « on voudrait bien, mais on ne sait pas. » Et j'ajouterai même qu'un détail m'a édifié, c'est le nombre de mes interlocuteurs qui (pour la première fois de leur vie peut-être) disaient : « il faut attendre que l'autorité religieuse ait parlé. »

C'est dommage, M. Derselle, que vous n'ayez pas inscrit votre adresse au bas de votre brochure. Vous encaisseriez chaque matin les protestations véhémentes d'un

tas de catholiques que vous avez offensés en leur disant qu'ils étaient accourus à Beauraing, poussés par un engouement fanatique, par une « *croyance invincible dans le caractère surnaturel des événements* ». Parmi ceux qui ont couru à Beauraing, il y avait des partisans bêtement irréductibles, soit, mais aussi des tièdes, des douteux, des sceptiques, des adversaires et pas mal de gens sensés qui, avant, pendant ou après, se seraient fait un grief de se prononcer pour ou contre.

Grâce à Dieu, Monsieur, — et fort heureusement pour notre religion, — vous n'êtes pas le seul « *esprit pondéré* » ni le seul raisonnable parmi les catholiques.

Et ces gens qui se mêlent de raisonner (autant que vous, soyez-en certain, mais infiniment mieux), ces gens ne condamnent pas leurs coreligionnaires avec votre légèreté : quand ils assistent à l'emballement qui a le privilège de vous exaspérer, ils se disent qu'on pouvait probablement l'imputer à d'autres sentiments qu'une incorrigible crédulité.

Comme vous posez *à priori* que le public est idiot et que vous êtes le seul sage en Israël, je vais être obligé d'exprimer ce que vous n'avez pas dit.

LE BESOIN DE " SIGNES "

Dieu est si haut ! Et il nous fait parfois l'effet d'être si loin (bien qu'il soit en nous ou tout près de nous) ! Il nous arrive de trouver bien morne notre piété quotidienne et si dépourvue de consolations. Elle nous paraît parfois aride et si monotone — même aux meilleurs — qu'il ne faut pas accuser trop vite ceux qui se sont précipités vers Beauraing avant d'avoir des garanties suffisantes.

Quand vous êtes chrétien et que vous avez éprouvé la difficulté de réciter plus ou moins proprement vos prières de chaque jour, votre foi ne fait qu'un tour et votre zèle religieux se sent plongé dans un bain de vigueur, si tôt que vous apprenez que la Mère de Dieu PEUT s'être révélée. Vous sautez dans le premier train ou vous louez une place dans un autobus de circonstance (qui part avant votre arrivée, parce qu'il est archicomble).

Les grincheux me diront que tout cela *c'est du sentiment* et que le sentiment n'a jamais fait la foi...

Sans doute. Mais ne raillons pas le sentiment, si précieux parfois et si fécond, surtout dans les classes laborieuses, qui n'ont pas eu le temps ou les moyens, M. Derselle, de se détraquer l'intelligence ou de s'aliéner la volonté. Chez le peuple, cette aptitude à vibrer encore à l'approche de ce qui pourrait être du surnaturel, cette émotion qui l'étreint soudain quand vous lui parlez d'apparitions, le sentiment religieux, en un mot, si chétif soit-il, est bien la fleur la plus émouvante qui puisse orner ces sous-bois rocailleux.

Ne comprenez-vous donc rien à ce besoin d'un contact plus direct inscrit au fond de tous nos cœurs ? Ce besoin de signes ou de témoignages sensibles. Ce besoin de sen-

tir que Dieu ne nous abandonne pas, qu'Il est avec nous et s'occupe de nous. Ce besoin d'une révélation inattendue de Dieu à son peuple. Comment pouvez-vous en blâmer des chrétiens ? Comment pouvez-vous en faire un grief à ceux qui ont une grande dévotion à Marie ? Je sais tout ce que vous allez me dire : que cette dévotion, si elle était sérieuse et profonde, que cet amour, s'il était autre chose qu'un emballement passager, exigerait des preuves, des arguments et ne se mettrait pas en route avant la décision de l'Eglise... A ce compte-là, on attendrait longtemps. Vous savez que *c'est seulement 4 ans après la première apparition à Bernadette*, le 18 janvier 1862, que Mgr Laurence déclara que « les Apparitions avaient tous les caractères de la vérité et que les fidèles étaient fondés à les croire certaines... »

* * *

D'ailleurs, il n'est pas démontré (surtout depuis votre brochure) qu'il s'agit à Beauraing de duperie ou de diablerie. Il faudrait être déboussolé pour rejeter d'emblée l'hypothèse du surnaturel. Libre à vous et aux garçons d'écurie de *La Dernière Heure* ou du *Peuple* de retenir toutes les suppositions, à l'exception de celle-là. En ce qui me concerne (et bien qu'elle présente *d'immenses lacunes* auxquelles il faut remédier) je préfère l'attitude du peuple qui pense de préférence à la Vierge qu'il aime.

Les fervents plus encore que les tièdes ont cet appétit de preuves, de manifestations.

Ils en ont besoin pour eux d'abord, parce que toute âme a ses hauts et ses bas et que des secousses comme celles de Beauraing vous remontent pour quelque temps. Pour les autres, ensuite, pour les indifférents, pour les pratiquants occasionnels, on voudrait que se confirment péremptoirement les apparitions de Beauraing.

Ricanez, Messieurs les incroyants (qui devez vous réjouir de l'ouvrage de M. Derselle), criez à l'engouement, moquez les cohues bêtes et les gogos imbéciles. Daubez sur la crédulité des masses. Détournez-vous de ces manifestations superstitieuses. Dénoncez l'ignorance, le préjugé, les mœurs archaïques et moyennageuses. Daubez, daubez... il en restera quelque chose !

Mais si l'idée de Dieu ne vous dit rien, ne pourriez-vous pas, un seul instant, vous mettre à la place de ceux à qui elle dit beaucoup ? Vous admettez que les Chinois étendent leurs vêtements sur le passage de Vandervelde, qu'ils baisent avec pâmoison ses pieds d'Emile... qu'on fasse 500 km. pour apercevoir Ghandi... qu'on vide le fond de sa bourse et qu'on prive sa famille d'un morceau de pain pour admirer deux pourceaux qui se fracassent le groin dans ce qu'on appelle un ring... Comprenez donc qu'il y a d'autres spectacles et d'autres engouements et qu'on peut, tout aussi naturellement, et au moins aussi glorieusement, se ruer vers Beauraing.

* * *

Quant à nous, les gogos, je ne vous cache pas que nous nous réjouissons (bien que nous n'ayons pas la veine d'être des actionnaires de l'entreprise Beauraing, Diable et Compagnie).

Nous nous réjouissons de voir ces foules se lever et suivre le Maître, comme autrefois, avec la même confiance et le même amour (sinon avec des raisons aussi plausibles).

Depuis l'Incarnation, plus rien ne nous étonne... si ce n'est votre étonnement ! C'est Notre-Seigneur qui nous a donné le goût des témoignages sensibles, d'abord en se faisant l'un des nôtres, puis en ne rabrouant pas plus vertement le pauvre Thomas qui voulait, non seulement voir, mais mettre ses doigts à la place des clous et sa main dans la plaie du Glorieux Ressuscité.

Ah ! diable non ! que nous ne resterons pas indifférents quand on nous dit que la Mère de notre Dieu s'est peut-être manifestée à Beauraing. Ce « peut-être » nous rend prudents, mais cette possibilité nous éblouit.

Et je comprends que la foule ait voulu voir et toucher ceux qui peuvent être les ambassadeurs de la Reine des Cieux, je comprends que ces enfants aient eu à essuyer

une avalanche de bécots (le petit Albert, il est vrai, trouvait la chose peu hygiénique et compromettante)...

Nous nous réjouissons encore, parce que cette course à Beauraing réhabilite notre époque bousculée, oublieuse et distraite.

* * *

A une époque où les villégiatures profanes accaparent tant d'argent et de promeneurs, où les agences viennent vous cueillir au saut du lit pour vous procurer selon votre fantaisie la mer, la neige ou le soleil (et les trois à la fois, si vous payez), alors que, à grand renfort de réclame, la foule est poussée vers des sites ou des villes dont la réputation est toujours surfaite, il est vraiment réconfortant de penser au nombre des personnes pieuses pour qui un pèlerinage est encore de mise, malgré les mœurs à la mode, et qui l'entreprennent non pas comme un voyage d'agrément, mais uniquement pour répondre à une inspiration religieuse, pour accomplir un rite chrétien.

Et ce qui nous réjouit par-dessus tout, c'est que les suppôts de Satan n'aient pas encore réussi dans leur entreprise de déchristianisation. Malgré tout ce qu'ils ont fait pour gaver le peuple de sophismes, pour lui enlever le temps de réfléchir et de se recueillir, malgré tous les divertissements dont ils l'ont accablé pour étouffer son ardeur et sa foi, pour « poulper » son cœur et sa religion, il est resté chrétien, il est resté croyant plus qu'il ne le montre. Il est affamé d'idéal et a la nostalgie du divin. A sa manière, c'est entendu.

Triste et lugubre Zola, qui ne voyait dans Lourdes (comme d'autres ne voient dans Beauraing) que « la ruée de la souffrance humaine vers la divine illusion ».

Mais alors, qu'est-ce que cela peut vous faire, vases d'ignominies ! Laissez-lui donc cette illusion ! C'est l'illusion qui fait le bonheur, dites-vous, et celle-là mieux encore que toutes les autres. Laissez-lui sa divine illusion qui le console et le guérit, puisqu'aussi il n'y a recours que lorsque vos certitudes scientifiques s'avouent incapables de lui enlever ses souffrances.

Il aurait fallu penser à cela, M. Derselle, et ne pas jeter le fagot de vos doutes sur l'autel des libres-penseurs.

S'il s'était simplement agi de pousser, d'un pied facilement victorieux, une légende dans la tombe, j'aurais dit : très bien, c'est parfait !

Mais vous oubliez trop aisément que des cœurs vivent un peu de cette légende dorée et que la leur arracher sans y mettre les formes c'est pratiquer la vivisection.

On ne peut pas discuter Beauraing comme un problème de géométrie. On ne le dissèque pas avec une logique imperméable à tout sentiment d'humanité. Il y a autre chose que des faits, des raisons, des opinions : il y a des âmes qui sont émues, à tort ou à raison, il y a des âmes qui sont touchées, noblement touchées et compromises. Il ne faut pas les faire déchanter à la légère. Et le jour où on serait à même d'établir la supercherie diabolique ou autre, ce jour-là encore il faudrait le faire avec un saint respect pour les pauvres enfants des hommes, si odieusement abusés.

LES PETITS RIDICULES DE BEAURAING

Je ne prétends pas, après cela, que tout soit sans accroc pour les règles du jeu dans la course à Beauraing.

Les mesquineries et les roublardises n'en sont pas proscrites. Plusieurs y viendront avec un catholicisme de bric-à-brac et tâcheront de tricher Dieu. D'autres, en même temps que leur bonne volonté et que leurs provisions pour la journée, y apportent des miches de travers, des aunes de piété bondieusarde, des chapelets de manies et des gourdes de naïveté excessive...

Il est vrai que, faute de mieux, quelques journalistes (je m'excuse de les appeler ainsi, mais c'est le nom dont ils se décorent) y sont venus avec des sifflets d'arbitres omnipotents, persuadés qu'ils allaient régler la partie à leur fantaisie...

Leur métier (pardon : leur profession) les a rendus amoureux de... beaucoup de choses, mais, entre autres, du détail pittoresque. Ils auraient eu tort de se départir d'un si bel amour en débarquant à Beauraing. Pas plus qu'ailleurs, l'esprit caustique, l'esprit critique et l'esprit tout court n'y perdent leurs droits.

Qu'ils continuent donc à s'attendrir sur les pieds écrasés, à mesurer la longueur des paniers encombrants, à évaluer le prix hypothétique des terrains disponibles de Beauraing. Qu'ils décrivent les cris d'effroi de la foule, l'affolement du garde-champêtre... qu'ils se précipitent au secours des pâmoisons importunes, à la recherche des souliers sans propriétaires, des sacs-à-main sans main... tout cela c'est leur affaire.

Mais j'ai l'impression qu'ils dépassent leur niveau quand ils dénoncent la ferveur de pacotille, la superstition du public crédule. C'est une besogne de catholiques et il s'en trouvera bien, j'espère, pour regretter les extravagances de quelques fanatiques.

Nous ne sommes, hélas ! que trop responsables du discrédit qui pèse sur notre religion ! C'est nous qui rendons la religion insupportable et odieuse. Si l'amour divin n'arrive pas à embrasser plus d'âmes, c'est que nous lui barrons le chemin avec notre mufflerie et notre étroitesse d'esprit.

Les catholiques (et le démon... mais dans beaucoup de cas c'est tout un, n'est-ce pas, M. Derselle) voilà l'obstacle à l'extension du règne du Christ.

Lorsque le croque-mort de *La Dernière Heure* est à l'affût des petits ridicules de Beauraing, je me souviens encore des pages autrement martelées et vengeresses que Huysmans assène à Lourdes. Et je me dis que cet envoyé n'avait de spécial que sa mauvaise foi : s'il avait été plus assidu aux séances de la grotte, il serait parti avec des croquis autrement riches et vécus et (puisque c'était sa mission) il en aurait mieux réussi à ridiculiser la religion, par les excès de la bigoterie.

« A Lourdes, écrivait Huysmans, nous atteignons les derniers bas-fonds de la piété. » Mais le même a également décrit (et avec quelle émotion) les aspects réconfortants des foules de Lourdes.

LES GROS RIDICULES DE NOTRE AUTEUR

Ce qui m'étonne, de la part de M. Derselle (évidemment supérieur aux naturalistes modernes ou trépassés dont je viens de parler), c'est qu'il se soit complu lui aussi, non pas seulement à dénoncer les petites puérilités et le zèle déplacé de certains adeptes de Beauraing, mais, ce qui est autrement grave, à en tirer argument. Qu'on signale « *les détails mesquins* » pour crier aux catholiques de rectifier leur position et de se montrer plus dignes de

Dieu, il convenait de le faire et on ne l'a pas assez fait : quant à s'en servir pour juger l'atmosphère de Beauraing, c'est, je le répète, gonfler une baudruche pour se donner le plaisir de l'éventrer.

Il me semble même que M. Derselle s'est montré tellement faible à l'endroit de ces *« détails mesquins »*, qu'il y a lui-même succombé et que certains de ses pages mériteraient d'aller au même panier que *La Dernière Heure*... Reste à savoir lequel des deux s'en trouverait le plus morfondu...

Il faut en convenir, mon cher contradicteur, vous desservez votre cause en l'appuyant sur des fadaises comme celles que je vais épingler. Vous avez voulu vous faire l'avocat du diable... le diable ne l'a pas volé.

Parlant des apparitions, vous dites :

Il n'y en a pas eu moins de trente-trois. Certaines personnes trouvent que c'est logique, puisque nous sommes en 1933 et que Notre-Seigneur n'a vécu que trente-trois ans sur cette terre ! Nous nous excusons de transcrire de pareilles puérilités ; si nous en parlons c'est uniquement pour donner un échantillon de l'atmosphère où certains cerveaux évoluent depuis quelques semaines ».

Et plus loin, parlant d'une parole de la Vierge à l'une des visionnaires :

« On a cru voir en ce dernier mot « cieux » un signe indiscutable de l'authenticité de l'apparition. Si la voyante avait parlé d'elle-même, prétend-on, elle aurait dit : la Reine du Ciel et non la Reine des Cieux. — Dans le petit catéchisme du diocèse de Namur (Andrée doit bien le savoir encore), il est écrit en toutes lettres à la leçon 9e : « La doit-on honorer ? » Réponse : « Oui, comme Mère de Dieu et Reine des Cieux ! » Voilà donc un argument dénué de valeur. Les autres en ont-ils davantage ? »

Sans doute... toutes ces choses ont été dites. Bien d'autres sornettes encore et bien d'autres niaiseries et encore d'autres enfantillages. Mais un homme grave, un des rares *« esprits pondérés »* ne fait pas flèche de ce bois-là : il hausse les épaules et pardonne à ceux qui ne savent pas...

L'heure tardive des *« apparitions »*, le fait que la Dame ne veut se montrer que le soir : cela vous met en défiance. Si vous avez raison (ce dont vous n'êtes pas certain), vous anéantissez votre thèse en l'appuyant sur des considérants comme celui-ci. A cause de l'obscurité, dites-vous, des désordres se produisent, impossibles en plein jour. Je suppose que vous faites allusion à ce genre de désordres qui réjouissaient certain truand du *Peuple*. *« De ces désordres, heureusement très limités, mais qui étaient fatals (la Vierge) accepterait-elle la responsabilité même éloignée ? »*

A ce compte-là, cher ami, on peut aller loin. Ne faudrait-il pas fermer Lourdes parce que certains malades, non guéris, risquent de s'impatienter et de blasphémer ? parce que ces pèlerinages pyrénéens fournissent à des jeunes gens et jeunes filles l'occasion de se rencontrer à 1.000 km. du regard tutélaire de leurs parents et que, en définitive, on ne peut prévoir jusqu'où cela va dégénérer... Notre-Seigneur, du fait qu'on lui bâtit des églises, n'aurait-Il pas *« la responsabilité, même éloignée »* des œillades langoureuses et déplacées qui peuvent s'échanger par dessus les bancs, le dimanche, à la messe obligatoire ? etc., etc.

* * *

Puisque j'en suis à l'heure tardive et nocturne des apparitions, permettez-moi d'ajouter un simple détail que vous avez pudiquement négligé. A vous lire, on croirait qu'il n'y a qu'à Beauraing que les apparitions se soient produites à l'heure des ténèbres. Vous passez sur Pontmain, où elles eurent lieu *« à la tombée du jour »*, c'est-à-dire, comme vous le dites à la page précédente : *« depuis 5,30 h. de l'après-midi jusque 9 heures »*. Pourquoi ne pas faire remarquer que c'était en plein hiver, le 17 janvier (1871) et que l'éclairage électrique des rues n'existait pas à cette époque ?

* * *

Voici encore l'une de vos perles les plus grotesques !

A Gilberte *« aussi, l'apparition a confié un secret. Puis elle lui a dit : « Je convertirai les pécheurs. Adieu. » Au*

premier abord, comme elle paraît bien cette petite phrase ! Mais quand on la regarde de plus près, on s'aperçoit rapidement qu'elle n'est qu'un leurre et qu'elle n'a pu sortir que de la bouche du démon. Non, la Sainte Vierge n'a pas parlé de la sorte, car cette promesse serait une prime au relâchement, une sorte d'encouragement au péché. Si la Sainte Vierge promet de convertir les pécheurs, qu'ai-je besoin de me gêner, puisque, quoi que je fasse, je suis assuré de ma conversion ! Non, cete parole jure avec toute l'économie évangélique. Elle est incompatible avec la crainte que le Sauveur ne cesse de nous inculquer : « Prenez garde ! Je viendrai comme un voleur ! Heureux le serviteur que son maître, arrivant à l'improviste, trouve en règle avec les ordres reçus. » Tel est le sens de bien des avertissements du Christ. Mais le démon, « menteur et homicide dès l'origine », n'a-t-il pas tout intérêt à nous faire oublier les enseignements du Maître ? »

J'en ai peur comme vous, M. Derselle. Je le redoute pour vous. Je me demande si ce n'est pas « *sous la coupe d'une force occulte qui vous manœuvre à son gré* » que vous oubliez, vous aussi, d'autres enseignements de Notre-Seigneur : la parabole de l'Enfant prodigue, la parabole du Bon Pasteur ou ce « Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs » qui pourrait bien être une « *prime au relâchement, une sorte d'encouragement au péché* ». Ne vais-je pas me mettre à pécher pour être de ceux que Notre-Seigneur veut réhabiliter, pour être la brebis pour laquelle on abandonne tout le troupeau, pour être de ceux qu'Il appelle ?... (1).

* * *

Je lis encore ceci, dans votre ouvrage :

« *Pour la Salette, Lourdes et Fatima, c'est dans les solitudes ensoleillées des plaines ou de la montagne, dans un cadre vraiment digne de la Reine du ciel. A Pontmain, c'est au-dessus d'une petite bourgade essentiellement chrétienne. A Beauraing, c'est presque dans la localité, sur la voie publique, à côté du chemin de fer, en un endroit étriqué où n'abonde pas la poésie et où le déploiement des foules n'est guère possible. Détails encore, dira-t-on ? Mais nous avouons que de ces détails sont issus nos premiers doutes.* »

(1) A propos de cette parole de l'apparition « *Je convertirai les pécheurs* » on m'a écrit de divers côtés pour me signaler des « conversions » surprenantes. Il serait prématuré de se prononcer. Mais il est autrement malfaisant de décourager les bonnes volontés.

Qu'on me reproche, à moi, de courtiser le pathos et de faire de la littérature, on aurait raison, puisqu'aussi bien je n'ai aucune prétention à la pondération qui est votre bienheureux lot... Mais vous, le manieur de syllogismes, vous qui nagez si habilement parmi les écueils de la logique, ce lyrisme ne vous sied pas. Vos attendrissements sentent la pompe. Le cadre est si peu de chose, n'est-il pas vrai, et il n'acquiert sa valeur que par l'événement !... Comment admettre, en déraisonnant comme vous, que Notre-Seigneur ait choisi pour en faire le plus ardent de ses disciples, un chenapan comme Saul qui ne rêvait que menaces et massacres ? Comment admettre que la Rome pourrie des empereurs pourris ait été élue entre toutes les villes ? Voilà qui désarçonne l'esthétique du paysage, non pas du paysage-nature, mais du paysage moral, qui est autrement capital !

Ah ! M. Derselle, puisque vos premiers doutes naquirent de là, reconnaissez que le romantisme religieux joue des tours à tout âge. Vous avez probablement des raisons de croire au rôle du diable, mais vous paraissez les ignorer.

* * *

Je demande humblement pardon au lecteur de l'avoir si longtemps retenu pour des queues de cerises. Qu'il se dise bien que ces queues de cerises sont nombreuses chez l'auteur et que, si elles ne lui permettent pas de croire au caractère surnaturel des apparitions, elles nous interdisent formellement d'accorder trop d'importance aux divagations de sa brochure...

Pauvre M. Derselle ! je serais tenté de vous dire, avec Veuillot : « Vous valez mieux que votre livre et méritez de ne l'avoir pas fait. »

Pour terminer par une note pratique et plus sincère que les « petites difficultés » de notre pauvre homme, je me permettrai de regretter qu'on fasse si peu l'éducation des masses, à propos des faits de Beauraing. Que les apparitions soient réelles ou illusoires il y a moyen de préparer le peuple à l'issue qui se fera tôt ou tard.

Les pèlerins de Beauraing éviteraient ainsi les petits ridicules qui fendent le cœur de M. Derselle et de ses amis du *Peuple*.

Quoi qu'il en soit d'ailleurs des déviations, des errements, des maladresses de certaine piété populaire, il reste que le moins dégrossi des croyants et le plus lourdaud est infiniment au-dessus du scepticisme le plus pommadé.

A LA MANIERE DE... M. DERSELLE

La première page de l'auteur nous donne une idée de son climat.

On y trouve des phrases ou des bouts de phrases comme ceux-ci :

« *la coalition de certains intérêts particuliers* »...

« ... *nous disait récemment une personne de Beauraing* »...

« *Et notre interlocuteur nous donna des aperçus et des raisons que nous croyons préférable de ne pas reproduire, n'ayant pu les contrôler.* »

Quelle honnête récitence, mais diablement perfide ! Le lecteur est dès lors convaincu que les « *raisons et les aperçus* » reproduits par la brochure ont été, ceux-là, *minutieusement contrôlés.*

Il n'en est rien. Non seulement parce que l'auteur n'a rien contrôlé, mais parce que sa brochure en est un aveu. Si on la relit attentivement on s'aperçoit qu'elle est, dans l'ensemble, échaffaudée sur : des « *on dit* » qu'il faudrait vérifier — des « *nous disait-on* », des « *un autre nous disait* » — des « *serait-ce exact ?* »

Aux versions généralement admises, l'auteur oppose une explication suspecte, se croyant quitte parce qu'il la fait suivre de « *est-ce la vraie ?* »

J'invite ceux qu'une lecture rapide aurait ébranlés à se rendre compte de ce que j'avance. Plus de la moitié des faits qui impressionnent le lecteur s'appuient sur ce que l'auteur appelle lui-même des « *accusations d'abord imprécises* » (et qui le sont probablement encore) ou des « *confidences qu'on ne formule qu'à voix basse.* »

Dès la première page aussi vous êtes pris par cette

accusation permanente que vous retrouverez en plus d'un endroit, camouflée ou plus explicite :

« Nous avons recueilli, à Beauraing même, des détails tellement troublants sur certains aspects de cette mystérieuse affaire »...

— « Non, Monsieur, c'était un spectacle qu'on s'apprêtait à donner peut-être malgré soi, mais croyez-m'en, il n'y avait là rien de surnaturel ? « Malgré soi ! interrogeai-je ? Que voulez-vous dire ? » « Oh ! tout simplement que je n'incrimine pas la bonne foi des enfants. Plus tard, je serai peut-être en mesure de vous renseigner mieux »...

« Nous avons compris depuis lors le sens de ces sibyllines paroles, dont seuls les événements à venir pourront prouver si elles correspondent ou non à des réalités ».

« Mais vous ignorez donc ce qui se passe ici ? »...

* * *

Notre bon apôtre a estimé que pour défendre *« l'honneur de la Mère de Dieu qui est aussi la nôtre »*, il se devait de *« porter le débat devant le tribunal de l'opinion. »* A certaines conditions cependant :

1° Le gros public ne demandait pas d'être abasourdi par une série de questions dont il n'a que faire.

2° Il fallait faire autre chose qu'un réquisitoire.

3° Il ne suffit pas de dire qu'on ne tranche rien, qu'on ne prend pas position, qu'on laisse au lecteur *« le soin de se faire personnellement une opinion »*. Il faut que ça soit ainsi. Or, *« sur les faits essentiels et leur interprétation générale,* dit l'auteur, *nous avons d'excellentes raisons de croire que nous ne nous sommes pas trompé. »*

Vous interprétez donc, M. Derselle, et dans un sens tel que le lecteur qui vous fait confiance emporte ceci comme impression dominante : que de sales choses se sont tramées dans cette mystérieuse affaire de Beauraing.

* * *

Vous êtes trop généreux, grand homme, quand vous pleurez *« de n'avoir ni le talent, ni le temps, ni les moyens nécessaires pour projeter sur ces faits la lumière aveuglante de l'évidence. »*

Quoi ! Il vous suffirait de cela pour établir l'évidence ? Quoi ! la vérité est en marche et le jour de son triomphe n'est pas éloigné... à condition qu'on veuille bien l'y aider ?

Mais... et l'Eglise ? que fait-elle ? Quel rôle lui prêtez-vous dans cette *« machination » ?* Victime, comparse ou bénéficiaire ? On vante sa prudence et sa réserve. Mais si les choses en sont où vous le dites, la prudence lui fait un devoir de sortir de sa réserve et de mettre à votre disposition des compétences qui auraient le temps et les moyens nécessaires pour s'opposer à *« la plus infâme des trahisons »* et déclancher *« la lumière aveuglante de l'évidence »*.

Sans le vouloir certainement, et bien que vous vous jetiez trop *« hardiment »* dans la bagarre, il suffit de tirer la conclusion logique de vos sous-entendus pour vous faire tendre la main aux cacographes patentés du *Peuple* et de *La Dernière Heure*.

Je suis de votre avis sur ce point : *« à cette trahison, la conscience catholique doit opposer la plus véhémente des protestations. »* Mais ce n'était pas à vous à donner le ton : tous les catholiques de Beauraing, celle que vous avez consultée comme les autres, seraient-ils donc intéressés à l'affaire ? Auraient-ils si *« peur de se compromettre »* ou d'être... assommés, que pas un n'eût fourni à l'évêché un rapport circonstancié et confidentiel ? Pas un ? Pas même Monsieur le Doyen ! ! !

Il fallait que vous vous en mêliez pour que les yeux commencent à s'ouvrir ?

Cette attitude est grotesque, cher Monsieur... surtout quand on sait ce que vous savez !

Au lieu d'ameuter le public autour d'un autodafé, vous auriez mille fois mieux servi la vérité en contrôlant UN SEUL de vos « on dit ».

RAGOUT A LA SAUCE DERSELLE

Il faut écrire en toutes lettres que certaines pages de notre auteur sont d'un parfait saltimbanque et d'une entière mauvaise foi. On le prouverait aisément en démarquant son ouvrage ligne par ligne. Ce n'est pas mon intention. Pour l'édification du lecteur, il suffira d'ajouter quelques échantillons encore à ceux que j'ai exhibés déjà.

« *Si la Vierge n'est pas réellement apparue à Beauraing, l'opinion publique, ou plutôt l'opinion mondiale, a été odieusement trompée.* »

Affirmation gratuite, comme beaucoup d'autres. On peut s'être trompé, sans avoir voulu tromper.

« *L'erreur était donc possible,* dites-vous encore. *Mais, à part quelques esprits pondérés, qui, pratiquement, a voulu l'admettre ?* »

Je vous demande pardon ! Nombreux sont ceux qui admettent encore la possibilité de l'erreur, mais ce que vous avez admis, d'emblée, c'est l'erreur elle-même. Et je me demande si ce n'est pas là un tour du diable...

* * *

« *Pour ceux qui ont assisté à ces grandioses manifestations de Beauraing, l'illusion était inévitable. On était convaincu que la Vierge était là. Comment eût-il été possible d'en douter d'ailleurs, devant les affirmations cent fois répétées que toute hypothèse de supercherie, d'hypnose et d'hallucinations collectives devait être écartée.* »

Voilà qui calomnie les pèlerins de Beauraing et certains journalistes catholiques. Même aux moments les plus pathétiques, il en est beaucoup, qui n'étaient pas aussi convaincus que vous voulez bien le dire.

Je ne sais si on a tellement certifié, que les hypothèses autres que l'intervention divine devaient être écartées. Mais ce que je sais, c'est que dans les milieux officiels on est très près d'affirmer que la bonne foi des enfants est hors de doute.

Et quand j'emploie ce terme, ce n'est pas à la légère, comme vous le faites en parlant « *d'une brochure relatant officiellement ces événements* ». Vous devriez savoir que le Docteur Maistriaux a publié ses rapports à titre personnel. Ailleurs, vous parlez encore des singularités qui *n'ont pas été signalées, du moins officiellement à l'attention publique* ». Ignorez-vous donc que rien jusqu'aujourd'hui n'a reçu de sanction officielle ?

* * *

Voici maintenant quelques-uns de vos arguments qui laissent perplexe un pauvre homme comme moi, qui n'est qu'une unité ignorante et indigne parmi les membres de l'Eglise enseignée :

« *Trente-trois apparitions ! c'est un record. Record tellement extraordinaire que les moins avertis commencent à s'en étonner. Telle est la première anomalie que nous relevons dans les phénomènes de Beauraing.* »

Décidément, si l'on voulait raisonner d'une manière aussi simpliste que vous, on trouverait aisément qu'au lieu de contredire la possibilité de l'apparition ce nombre considérable est une présomption en sa faveur. N'est-il pas plus facile de truquer ou de tromper en s'en tenant à quelques séances et n'est-ce pas courir le risque de faire tout sombrer dans le ridicule que de prolonger la farce aussi longtemps ?

Sur bien d'autres points encore on pourrait vous chicaner (à votre façon) ? Vous reprochez aux premières apparitions d'avoir manqué de netteté. Ne pourrait-on pas dire que les enfants étant déjà dégrossis, étant comme vous le leur reprochez suffisamment « malins », il leur fut demandé un certain effort, une certaine coopération personnelle, un mouvement spontané et raisonné... puisque vous les en jugez capables.

Vous exagérez aussi la panique des enfants. Les rapports des témoins vous diront qu'il serait plus exact de parler d'étonnement, de surprise. D'ailleurs, bien longtemps avant votre brochure les enfants ont déclaré qu'ils n'avaient pas eu peur de la « Dame », mais que leur surprise provenait du caractère inattendu de cette vision.

Vous vous étonnez que les visionnaires n'aient pu dé-

couvrir une seule fois la fameuse croix du chapelet :

« On a eu beau, à plusieurs reprises, les presser de questions sur ce point ; leur faire remarquer que la croix devait apparaître quand la Vierge, au moment de les quitter, étendait les bras, puisque le chapelet était suspendu au bras droit, jamais, ils ne l'ont vue ? »

Est-ce tellement extraordinaire ? Mettez-vous un chapelet au coude droit, écartez les bras et... il pourrait se faire que le chapelet tout entier disparût dans les plis de votre manteau pastoral ou de votre blouse doctorale.

* * *

Certains des enfants n'ont vu le « cœur » de l'apparition qu'après Fernande :

« *On leur demande à chacune la description de ce cœur, et, presque* littéralement, *elles répètent avec les* mêmes gestes *la déclaration faite précédemment par Fernande. Concordance bizarre qui ressemble étrangement à une leçon apprise.* »

Comment pouvez-vous donc tirer argument de cette similitude ? Les enfants ont-ils un vocabulaire si riche et si varié qu'ils trouvent spontanément des termes et des gestes différents pour exprimer une même chose ?

Demandez par exemple à deux cents enfants ce que c'est qu'une chose élastique et presque tous esquisseront le même mouvement d'accordéon. Demandez-leur ce que c'est qu'une chose molle : ils feront le geste de presser une éponge. Demandez à des grandes personnes ce que c'est qu'une spirale... Direz-vous encore que c'est une leçon apprise ?

ENCORE QUELQUES FANTAISIES DERSELLIENNES

Plus d'une fois vous laissez entendre qu'à Beauraing et dans les environs immédiats, on ne croit plus à la comédie... ou plutôt, on ne croirait qu'à cela (à part les intéressés, évidemment).

C'est faux. La proportion des désabusés n'y est pas

plus forte qu'ailleurs. Votre seul et unique témoin a pris ses désirs pour des réalités.

« *En passant devant la grotte, écrivez-vous, Albert aperçoit...* » Non : c'est au moment de sonner à la porte du bâtiment lui-même.

Vous écrivez : « *Le 3 décembre, la vision paraît à 18.30 h., elle reparaît à 21 heures, puis plus tard une fois encore.* »

Or le 3 décembre, il n'y eut *aucune apparition*. Mais je veux bien mettre cette erreur sur le compte du typo. parce que vous dites ailleurs : « *Le samedi 3 décembre, rien ne se produit.* » Avec votre goût de la précision, vous auriez pu être plus clair et expliquer que ce samedi, veille des élections, les enfants n'allèrent pas à la grotte.

Je vous copie encore :

« *Le Dr. Maistriaux invite Fernande à poser à la Vierge la question : « Pourquoi venez-vous ici ? » Seule Fernande entend la réponse : « Pour qu'on y vienne en pèlerinage ». A noter que le correspondant de la Libre Belgique, correspondant qu'on nous assure très bien informé, raconte l'incident comme suit : « Les fillettes ayant demandé : « Pourquoi venez-vous ici ? » n'auraient pas obtenu de réponse. Toutefois, l'une d'elles, Fernande Voisin, assure avoir perçu quelques mots qu'elle n'a pu préciser...* »

Il serait très intéressant de savoir de qui le correspondant du journal tient cette version. »

A ce moment, le correspondant était le Docteur Maistriaux lui-même. Et quand il s'aperçut le lendemain que sa version téléphonique était inexactement rapportée, il envoya une rectification au journal...

Pourquoi n'avez-vous pas reproché au même journal d'avoir parlé « du peuplier sur lequel les petits avaient situé l'apparition »... puisqu'il s'agissait d'une aubépine et que ces... impondérables ont leur importance ?

Vous dites que les enfants avaient hâte de « bâcler » les apparitions pour courir au cinéma. Ils n'y ont été qu'une fois, tout au début, et sans la moindre conviction : uniquement parce qu'on les y conduisait pour les distaire

de ce qu'on appelait, à ce moment, leurs « bêtistes ».

L'une des visionnaires, d'après vous, aurait marqué sa répugnance d'aller à la grotte s'il y avait des « curés ». Je puis vous assurer que les enfants se réjouissaient autant de la présence des prêtres, qu'ils redoutaient celle des médecins...

QUELQUES ERREURS

L'erreur la plus grossière de M. Derselle est certainement dans l'appréciation malveillante et fielleuse qu'il donne des enfants.

On lui répondra à ce sujet.

Mais je prends ici à témoin les milliers de visiteurs qui ont défilé, parfois jusqu'à onze heures du soir et minuit, dans les maisons Degeimbre et Voisin. Ils vous diront (ils vous l'ont certainement d'ailleurs écrit) que vous vous trompez entièrement quand vous leur prêtez *des attitudes souverainement déplaisantes* ». Ils vous diront que presque toujours les enfants et les parents furent affables et se seraient fait un scrupule de ne pas accueillir le visiteur et le curieux... ou de ne pas leur répéter, pour la millième fois, le même et éternel récit.

S'il y a eu des moments d'impatience, vous devez être le premier à les excuser !

Je connais une exception cependant. Un brave homme dont la femme est depuis longtemps souffrante, vint chez les Voisin et, au cours de la conversation, laissa entendre qu'il donnerait volontiers 100.000 fr. pour la chapelle, si N.-D. de Beauraing voulait guérir la malade. Il fut mal compris. On crut qu'il offrait de l'argent et fut, celui-là, vertement éconduit.

Toutes ces pages consacrés aux visionnaires, c'est bien le diable, c'est le diable en personne qui les a dictées à M. Derselle. M. Derselle insinue et accuse. Il ne fait que cela. Mais il le fait très mal.

* * *

Voici enfin, me semble-t-il, le comble de l'audace pour un homme bien renseigné :

« Les visionnaires s'accordent à lui voir une robe et un manteau blancs, elle n'a pas de ceinture ; ils n'arrivent que difficilement à expliquer qu'elle est parée de reflets bleus. Jamais d'eux-mêmes ils n'ont parlé de son chapelet. Un vieux prêtre retraité à Beauraing leur en fait la remarque le 5 décembre et dès le lendemain ils aperçoivent enfin le chapelet. »

(Simple remarque : les enfants n'ont jamais parlé de *manteau)*.

Plus loin :

« ... tel le chapelet, formé cependant de perles brillantes et que les enfants aperçoivent seulement lorsqu'on a fait remarquer combien il était singulier que la Sainte Vierge en fût démunie. »

Je puis vous certifier, M. Derselle, que le seul prêtre retraité à Beauraing « ne connaît pas les enfants et ne leur a jamais parlé ». Ce sont ses paroles.

* * *

La brochure de M. Derselle est en grosse partie du genre que nous venons de voir. Il faut le lui pardonner... tant est grand son dépit de ce que l'apparition ne lui a demandé ni leçons de maintien, ni leçons de français (à vingt-cinq francs l'heure).

PARLONS D'AUTRE CHOSE

Ami lecteur, c'est malgré moi que je t'ai fait patauger dans une mare nauséabonde : ne fallait-il pas retirer la question de Beauraing du bourbier où M. Derselle avait risqué de l'étouffer ?

La nécessité d'une riposte me fut révélée par ces aveux naïfs de plusieurs hommes du peuple, parlant de la brochure contestée : « Voilà quelqu'un qui est au courant, disaient-ils, voilà quelqu'un qui connaît les faits. » Etrange illusion ! ! Et Dieu sait les ravages causés dans le cœur des simples par cette conviction que l'auteur possédait une documentation impeccable !

Peut-être m'est-il arrivé, dans les pages précédentes, de m'abaisser au niveau d'une polémique qui a tant ravalé le sujet ! Je m'en voudrais d'en rester là.

Jusqu'ici j'ai voulu simplement :

Venger le bon sens, venger la bonne foi si copieusement bafoués l'une et l'autre.

Venger les chrétiens que l'auteur prend pour des sots et réhabiliter la piété populaire.

Tout n'est pas fait.

L'auteur qui stipule ne vouloir porter « *d'accusations contre quiconque* » a, sous l'influence de je ne sais quelle « *force occulte qui le manœuvre à son gré* », échafaudé un monument d'accusations.

Voici ce qui reste à faire et que je laisse à d'autres pour ne pas gêner leur défense :

a) opposer un démenti aux accusations qui pèsent sur certaines personnalités de Beauraing, religieuses ou laïques. Leur silence troublerait les chrétiens qui leur font confiance.

b) discuter les pages nombreuses consacrées aux enfants et à leurs familles : c'est la besogne de ceux qui connaissent les enfants de longue date et ont le droit d'en parler.

c) dissiper enfin certains soupçons qui, (à l'insu de l'auteur, certainement) planent sur l'autorité compétente, et panser les entorses dont se trouvent blessées la théologie, la religion et l'histoire des apparitions antérieures à celles de Beauraing. C'est la tâche des spécialistes.

* * *

Quoi qu'il en soit, Beauraing mérite d'être envisagé avec un regard moins déprimant que celui de M. Derselle.

La meilleure façon de chasser les miasmes qui enveloppent un ouvrage malséant, la meilleure façon de créer l'atmosphère idéale sera peut-être de penser à Lourdes dont on a tant reparlé à propos de Beauraing.

LOURDES - BEAURAING

Interrogez les anciens pèlerins de Lourdes. Quels qu'ils soient, pratiquants intègres ou chrétiens de seconde zone, tous, au milieu de leur récit, vous sortiront cette exclamation :

— « Lourdes ! oh ! j'y retournerai certainement !... »

Il faut croire que ces braves gens n'y ont rien vu, ni rien senti des répugnantes saletés que le plus répugnant Zola prétend y avoir vues et qu'il décrit tout au long de plusieurs centaines de pages. Saletés repoussantes, ignominies innomables dont la lecture seule fait vomir et dont la description n'a qu'un but : détourner de Lourdes. Et je dois dire que le puant Zola a réussi jusqu'à un certain point, car j'ai recontré plus d'une personne me parlant de Lourdes avec un haut-le-cœur... parce qu'elle avait lu Zola. Tout dernièrement encore, un paysan, à propos de Beauraing, me rappelait les « horreurs » de Lourdes : lui aussi, le malheureux, et je me demande à la suite de quelles circonstances, lui aussi, avait lu Zola et 25 ans de labeur n'avaient pas effacé de son esprit les images inventées et dégoûtantes de l'immonde romancier...

N'insistons pas... Au lieu de tout cela, ce que les pèlerins voient et vivent à Lourdes, c'est un charme et un attrait qu'ils ne définissent peut-être pas, mais qui leur fait dire : « j'y retournerai ».

* * *

Quelle bonne fortune si nous pouvions avoir un autre Lourdes à portée de la main... et de toutes bourses, si, à 50 ou 100 km. de chez soi, on avait un coin privilégié,

marqué lui aussi du signe de Dieu, où l'on pourrait aisément vivre et fréquemment revivre les heures inoubliables de Lourdes.

Qu'on me permette d'évoquer l'une ou l'autre des impressions de Lourdes, qui me sont restées bien vives, quoique mon seul pèlerinage remonte à 7 ou 8 ans.

C'est vers le soir que les diocésains de Namur, dont j'étais, arrivèrent à Lourdes.

Les habitués reconnaissent le paysage et, bien longtemps avant l'arrivée, se pressent contre les vitres pour regarder la grotte que l'on découvre du train. Ils pâlissent et se taisent : les yeux se mouillent...

Ceux qui viennent pour la première fois regardent eux aussi et, contre la masse noire et sombre du rocher, voient scintiller des centaines de cierges. Le mystère les impressionne : ils n'ont qu'un désir... courir vers cette grotte.

Le temps de déposer leurs bagages à l'hôtel, de prendre quelque nourriture : les voilà en route, oubliant les fatigues de 20 ou de 30 heures de train...

Avant d'arriver à la grotte un premier spectacle va les fasciner. C'est l'heure de la procession aux flambeaux et déjà ils perçoivent les chants d'allégresse qui montent vers le ciel...

Tout-à-coup, à quelques centaines de mètres devant vous, se dresse, tout illuminée au milieu de la nuit, l'imposante basilique. Quinze mille, vingt mille et parfois trente mille pèlerins défilent, portant un flambeau et chantant le cantique de Lourdes. Dans ces hymnes de louange, de reconnaissance et de joie qui se mêlent et s'unissent avant de s'élever vers Dieu, dans ces prières que chacun chante dans sa langue maternelle (français, italien, flamand, portugais, basque, breton,)... il y a, dans ces oraisons, un tel entrain, un tel enthousiasme et une gratitude si fervente que les larmes jaillissent des yeux qui contemplent cette scène pour la première fois. L'émotion redouble à chaque refrain, parce qu'alors tous les pèlerins agitent leurs flambeaux dans un même geste de pieuse exaltation et que tous s'unissent dans une même langue

(celle de l'Eglise) pour entonner l'Ave de la Vierge toute-puissante...

* * *

Franchement, on se demande comment Zola n'a rien ressenti de tout cela et n'a vu dans les différentes processions, qu'une poussée irrésistible qui « charriait vers la grotte le flot abominable de la pauvreté et de la douleur humaines, dans l'effroi et l'horreur des passants qui restaient plantés sur leurs jambes, glacés devant ce galop de cauchemar ».

Oh ! non que l'on ne reste pas glacé d'horreur sur ses jambes, car sitôt qu'arrive la fin du cortège, vous, les arrivants et les non-habitués, vous prenez place à sa suite sur l'esplanade qui précède la basilique.

Quand la foule est massée au pied de l'église, un silence impressionnant vient ouater jusqu'aux moindres interstices de la nuit. Quelqu'un, à propos de ces moments solennels, a parlé du Grand Soir chrétien. Oh ! oui ! et combien différent de l'autre qui veut n'être que l'orgie d'estomacs et de passions en délire ! Notre Grand Soir, celui dont Lourdes nous procure un avant-goût, sera fait de cette béatitude pacifiée...

Tout-à-coup un frisson mal défini passe sur la foule. C'est le **Credo** qui prélude, qui s'enfle et se précise dès les secondes paroles. Oh ! ce **Credo** de Lourdes que l'on n'entend nulle part ailleurs, qui déploie son ampleur et sa majesté dans l'adoration nocturne ; qui vibre de fermeté et de persuasion ; ce « je crois en Dieu » articulé par des milliers de pèlerins venus de tous les pays et qui clame l'unique profession de foi de tout un univers, ce **Credo** qu'entonnent côte à côte, avec la même conviction et le même mérite, le savant et l'ignorant, le riche et le pauvre, le pécheur et le saint, n'inscrit-il pas, dans le ciel de Lourdes, l'unité et l'intangibilité de l'Eglise catholique, construite sur le roc et confiée à un seul Pasteur ? N'affirme-t-il pas le don le plus complet et le plus absolu que ces foules croyantes font à Dieu de leur cœur, de leur intelligence et de leur être tout entier ?...

Je vous assure que ce n'est pas du bout des lèvres qu'on proclame à Lourdes son adhésion à l'Eglise et à ses dogmes.

Les pèlerins gonflent leur profession de foi de tant de confiance et d'amour, de tant de soumission et d'abandon, qu'on les sent prêts aux plus grands sacrifices. Si, à ce moment, on leur demandait de mourir pour le Dieu et pour la foi dont ils se revendiquent, si, à ce moment suprême, l'esplanade de Lourdes devait se transformer en une autre arène du Colisée, loin d'assister à la débandade quasi générale qui serait le fait d'une période normale, on verrait refleurir les mêmes abnégations et les mêmes héroïsmes, aussi généreux, aussi purs et aussi féconds qu'à l'époque des catacombes...

* * *

Pourtant, les pèlerins de Lourdes ne constituent pas une élite sélectionnée. Ces gens-là ne sont guère différents de ceux que nous croisons dans les rues de nos villes et de nos villages. Il y a parmi eux des faibles et des lâches, des timorés et des pusillanimes, des chrétiens qui, chez eux, marchandent leur foi, ont peur d'en trop faire pour le Bon Dieu et s'excusent de leurs abdications, en se répétant qu'il ne faut pas être plus catholique que le Pape, ou que Dieu n'en demande pas tant. Or, je le répète, lorsqu'ils chantent le **Credo**, ils sont sincères et tout disposés à le prouver.

Cette transformation est une des grandes grâces de Lourdes. Et dès maintenant, c'est aussi l'une des grandes faveurs de Beauraing. A Beauraing, comme à Lourdes, on n'est plus le même. On ne se reconnaît plus.

En ce siècle tissé d'animosités, alors que l'on apprend au peuple à mépriser, à détester et à haïr (n'est-ce pas pour lui pourtant, n'est-ce pas pour les délaissés, les déshérités et les miséreux que le Christ a fait fleurir ses miracles et ses béatitudes ?), n'est-il pas admirable et bienfaisant le spectacle des foules de Beauraing, ou le spectacle des 30.000 personnes régénérées qui chantent le Cre-

do de Lourdes... de ces 30.000 cœurs confondus dans un même acte d'adoration, plongés dans une même prière, vivifiés par un même désir de fraternité, de paix et de concorde, réconciliés enfin avec Dieu et qui n'ont plus que Lui comme but unique de leur pensée ?...

Comment expliquer cette transformation, comment expliquer que des pratiquants parfois équivoques, deviennent (ne fût-ce que pour quelques heures) des chrétiens « pur sang » ?

Il y a probablement plus d'une raison : l'exemple et l'entraînement des meilleurs, le fait que le respect humain est chose ignorée à Lourdes (ou à Beauraing), la chaleur communicative, l'influence des foules... Il y a encore l'ordonnance et l'apparât de cérémonies aussi grandioses et poignantes les unes que les autres, le fait que le culte rendu à Dieu et à la Vierge prend à Lourdes des proportions qu'on ne retrouve qu'aux Congrès eucharistiques internationaux...

* * *

Tout cela existe.

Mais, à mon avis, il y a une raison qui dépasse toutes les précédentes et qui est suffisante. C'est la sensation qu'a le pèlerin de fouler une terre de miracles.

Voilà l'incontestable fascination de Lourdes.

Si on y est tel qu'on devrait toujours être, c'est que le climat y est surnaturel. Dieu s'impose. Il entre en coup de vent dans les âmes pour en balayer (non pas le bloc des droites), mais le bloc des préoccupations terre-à-terre.

L'âme se vide de sa mesquinerie sous l'invasion d'En-Haut.

Lourdes est un fief de Dieu, non seulement et non pas tant parce qu'Il se plaît à y répandre chaque jour ses bienfaits, mais surtout parce que sa Mère est apparue, parce qu'elle est descendue du ciel pour se manifester..., à quelques mètres de vous, dans cette grotte à jamais célèbre.

* * *

Allons donc, si vous le voulez bien (et pour que vous

puissiez mieux comprendre l'émotion suscitée dans le monde catholique par les faits de Beauraing), allons-nous agenouiller quelques instants à la grotte de Lourdes.

Je voudrais parler uniquement de Beauraing. Je voudrais traduire le vœu intime des foules agenouillées à Beauraing. Mais ce que je puis affirmer de Lourdes, j'ai peut-être le droit de le penser de Beauraing, sans avoir celui de le publier.

Prions Dieu pour qu'on puisse dire de Beauraing ce que je vais dire de Lourdes et prions avec ferveur pour qu'on puisse l'écrire au plus tôt, sans imprudence. Si vous y mettez la circonspection qui s'impose, rien ne vous empêche de penser à Beauraing chaque fois que je parlerai de Lourdes.

Allons donc à la grotte de Lourdes et de préférence le soir, après la cérémonie du **Credo**, à l'heure où chacun y est conduit par le besoin d'un entretien plus intime que ne permettent guère les démonstrations collectives.

Que de monde ! Quelle foule silencieuse et recueillie ! Le va-et-vient est continuel. Les uns s'approchent, lentement, à pas feutrés, les autres se retirent, à regret, emportant des richesses que nul ne peut deviner.

Grâce à ces déplacements, vous arrivez à votre tour devant la grille qui ferme la grotte. Vos prières ne vous permettent guère d'introspection ni de psychanalyse, mais vous sentez vite que Lourdes n'existe que par sa grotte.

* * *

C'est là que la Vierge apparut.

Mots banals peut-être, qui ne nous ont pas dit grand'chose jusqu'aujourd'hui, affirmation qui nous a peu touchés quand il s'agissait de circonstances, de lieux, de faits lointains et presque étrangers. Mais comme cela change quand vous entrez pour ainsi dire en scène, quand vous avez le bonheur de vous agenouiller où sa Beauté a resplendi !

C'est là que Bernadette L'a vue et Lui a parlé. Vous ployez le genou, vous joignez les mains, vous regardez

comme la petite Bernadette ou bien à l'endroit précis où les visionnaires de Beauraing se sont recueillis et où ils viennent prier régulièrement encore.

Là, tout près, Elle s'est révélée 18 fois à Bernadette et 33 fois aux enfants de Beauraing.

Il y a 75 ans, c'était à Lourdes. Il vous semble que c'est d'hier.

Hier (ô mon Dieu, ne trompez pas notre espérance !), hier c'était à Beauraing... Hier... c'est-à-dire maintenant, car les enfants sont là : je puis les voir, leur parler, leur demander une prière. Demain encore, demain et les jours suivants je les verrai s'agenouiller, je m'associerai à leurs prières, je ferai tout mon possible pour mieux prier, pour prier comme eux, pour voir avec les yeux de ma foi les réalités surnaturelles que leurs yeux ont admirées...

* * *

Comprenez-vous maintenant que le point culminant de Beauraing ou de Lourdes ce soit cette vision d'En-Haut.

Ce tête-à-tête du Ciel et de la Terre.

Ces conversations de l'homme et de Dieu.

Le rendez-vous de l'humanité pécheresse et la Vierge Immaculée.

Qui donc sondera jamais les splendeurs de cette rencontre ? Comment, Messieurs les incroyants, vous exigez que nous restions impassibles, froids et muets ! ! ! Mais nous croyons, nous autres, nous avons la foi... nous savons que Dieu Est, que son infinie miséricorde nous cherche jour et nuit, qu'Il poursuit sans se lasser les déserteurs que nous sommes... nous croyons que Dieu s'est fait homme pour que l'homme soit fait Dieu... alors... alors... nous ne tenons plus en place lorsqu'on nous dit que sa Mère pourrait être apparue à Beauraing !

Ce qui serait un crime, ce qui crierait vengeance au Ciel, c'est notre apathie, notre indifférence, notre mutisme.

Laissez-nous nous réjouir en pensant qu'un coin de notre terre desséchée a pu s'imprégner de la rosée des miséricordes divines.

En pensant surtout qu'Elle leur a souri.

Oh ! ce sourire, attristé certainement par la pensée que c'est nous autres qui avons crucifié son Fils ! Ce sourire qui cache bien quelques larmes, parce que nous L'aimons si peu alors qu'Il nous a tant aimés... Mais ce sourire qui reste un sourire et a remplacé le visage ravagé de larmes de la Salette... C'est le Ciel qui s'ouvre, pour nous accueillir malgré tout et malgré nous... C'est l'infinie miséricorde qui nous enveloppe dans son manteau pour nous soustraire aux regards du Juge. C'est le pardon qui absout, la promesse de sa grâce et de son concours. C'est la preuve, une nouvelle preuve, une preuve de plus, qu'Il nous cherche, qu'Il nous aime, qu'Il nous appelle, qu'Il nous veut ! ! !

Oh ! ce sourire de la Vierge médiatrice, de celle qui dispense tous les pardons et toutes les grâces, comme j'aurais voulu lui consacrer cette brochure... Que je voudrais m'appeler Péguy pour vous partager moins chichement l'opulence de ce sourire !

A moi aussi, Vous avez souri, puisque derrière ces enfants c'est l'humanité tout entière qui prie et qui implore...

Comme nous nous réjouirions davantage encore si nous nous souvenions que ce sourire est tout le christianisme, fait de l'excessive bonté de Dieu, et qu'il n'est pas autre chose que l'éternelle exhortation du Fils qui rebondit de siècle en siècle et de nation en nation :

« Venez à moi, vous tous qui peinez, je vous soulagerai.

« Venez à moi, car je ne suis pas venu pour perdre, mais pour sauver. Le Fils de l'Homme est venu pour sauver ce qui était perdu. Venez à moi, car il y aura plus de joie au Ciel pour un pécheur qui se repent que pour 99 justes.

« Venez à moi, car je vous veux dans la joie et dans le Bonheur : bienheureux les pauvres, bienheureux ceux qui pleurent, bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice. Venez donc les élus de mon Père, venez que je vous donne ma paix !

« Grands enfants que vous êtes ! Je devrais vous maudire. Mais vous n'êtes que des enfants et je vous pardonne lorsque vous me percez les mains et les pieds. Je vous

pardonne et je vous souris. Je vous appelle et je vous souris. Je vous aime et je vous souris !... »

* * *

Voilà donc, bien imparfaitement traduit, ce qui fait le charme de Lourdes et, s'il plaît à Dieu, ce qui sera le charme de Beauraing.

Pour le redire, en un mot, il réside dans une révélation sensible du surnaturel : c'est le surnaturel qui se fait naturel. Et alors tout naturellement aussi, à Lourdes comme à Beauraing, on se sent chrétien purifié, généreux, héroïque. Dieu est proche, la Vierge est proche, son Fils est proche. Et l'allégresse qui s'empare des pèlerins est comme celle dont parlait saint Paul :

« Réjouissez-vous dans le Seigneur, disait-il, réjouissez-vous sans cesse ; je vous le dis encore, réjouissez-vous, car le Seigneur est proche. »

FAUT-IL ENCORE ALLER A BEAURAING ?

— Mais, Monsieur, si c'est le diable, nous n'oserons plus aller à Beauraing ?

— Soyez tranquilles, mes amis, M. Derselle n'a fait que de courtes apparitions à Beauraing et si vous l'y retrouvez un jour, ce sera pour venir demander le pardon de ses fautes : il ne sera donc plus à craindre. D'ailleurs il n'est pas si méchant diable qu'il en a l'air et lui-même veut bien nous en avertir : « *Quant aux fidèles,* dit-il, *qu'ils se rassurent ; qu'ils s'attachent de plus en plus à la pratique de leurs devoirs et surtout qu'ils prient : Si l'enfer a pu par ses illusions s'imposer à leur attention momentanée, Dieu, en récompense de leur fidélité, ne permettra pas qu'ils souffrent aucun dommage, ni surtout qu'ils soient victimes de l'erreur.* »

Allez donc à Beauraing. Mais, à ce conseil, permettez-moi d'en ajouter un autre sur la façon dont il sied de comprendre ce voyage.

On y va, non pas en excursionnistes qui passeront par Beauraing comme on visiterait Laroche ou Bouillon, comme on s'arrêterait à Bastogne ou à Florenville. Non pas en villégiateurs blasés qui ont goûté de la mer et de la montagne et qui (parce que c'est la crise) sont tout heureux d'avoir désormais une excuse pour ne pas dépasser la Famenne.

Non pas non plus en exaltés qui veulent toucher du merveilleux... C'est ainsi, par exemple, que le jeudi de l'Immaculée-Conception, des milliers de personnes étaient accourues « *voir* » le miracle soi-disant annoncé, alors que

« *l'apparition* » n'avait rien promis, pas plus pour ce jour-là que pour une autre date. Je tiens d'ailleurs à signaler qu'à l'heure même où la foule attendait le dit miracle, on pouvait lire dans certains journaux de Bruxelles que rien de ce genre n'avait été promis aux enfants...

* * *

A ce propos, permettez une parenthèse. Les faits de Beauraing sont suffisamment exceptionnels et surprenants pour qu'on n'y mêle aucune fantaisie et surtout pour qu'on n'aille pas les déformer comme à plaisir. Dans l'intérêt de la cause de Beauraing, dans l'intérêt de la religion qui est nôtre, tous les catholiques doivent s'unir pour réagir contre cette tendance à grossir ou à dénaturer les faits.

Ce n'est pas faire preuve de foi, d'accepter d'emblée et sans contrôle tous les prodiges que l'on attribuera aux apparitions de Beauraing. Malgré notre faim de merveilles, ne nous précipitons pas sur ces « *on dit* » comme la misère sur un morceau de pain. En règle générale, n'accordons aucun crédit aux faits qui n'auraient pas été rapportés par la presse catholique. Nos journaux ont tout intérêt à tenir le lecteur au courant et puisque les événements de Beauraing passionnent maintenant le grand public, ils ne reculeront devant aucun sacrifice pour être aussi rapidement et plus sûrement informés que les autres.

Il est vrai que l'on colporte ainsi autre chose que des pseudo-miracles ou des pseudo-guérisons. On m'assurait, par exemple, en gare de Namur, que les sœurs du pensionnat louaient des paillassons au prix de cinq francs, à l'usage des pèlerins à l'eau de rose, qui n'auraient pas la vertu de s'agenouiller sur le sol glacé de décembre. Ces bobards sont inventés avec l'intention de nuire.

* * *

Je ferme la parenthèse pour conclure que nous ne devons pas être de ceux qui s'emballent sans réserve, et qui, le plus souvent, sont aussi les plus prompts au découragement, et à la déception. Je les ai écoutés et je leur ai parlé, à ces braves gens, dans pas mal de gares et je me souviendrai longtemps de cette marchande de journaux qui avait abandonné son étalage pour venir apostropher un groupe d'hésitants et qui revenait à la charge avec de nouveaux arguments, laissant aux clients le soin de se servir eux-mêmes.

Faisons-leur comprendre que l'amour du Bon Dieu ne postule pas ces excès de zèle.

Rappelons-leur ce que disait saint Paul :

La charité n'est point inconsidérée, elle ne fait rien d'inconvenant, elle ne s'irrite pas. De plus (et c'est ainsi que commence le plus fougueux des convertisseurs) la charité est patiente. Oui : l'amour le plus désordonné du Bon Dieu est patient.

Ayons donc la patience et la prudence de l'Eglise. Cela ne nous empêchera nullement d'avoir, comme elle, un amour dévorant et une confiance absolue.

La foi n'est pas la crédulité.

Il est bon qu'on nous trouve réservés et que nul ne puisse nous reprocher de tout « gober » avec une légèreté qui n'est pas digne d'un catholique. Ne faisons pas aussi bon marché du miracle qu'un vendeur de reliques.

Vous me direz peut-être que le mérite de la foi est précisément de croire sans avoir vu : « Heureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru. »

Je le sais : la foi n'exige pas de manifestations éclatantes. Celle qui se passe de signes et de prodiges est plus pure et plus élevée que celle qui réclame des preuves palpables.

D'un autre côté cependant, et dans des circonstances qui ne sont pas de l'ordre de la Révélation, il convient de ne croire qu'après s'être entouré du plus de certitudes humaines possibles. Notre foi n'est pas ce que le putride Zola appelait, dans son livre sur Lourdes : « la foi aveugle, l'obéissance à tout croire sans examen ». Il n'est demandé à aucun d'entre nous « de s'endormir à jamais au fond de la divine ignorance », ni de faire « le total abandon de sa raison », ni « d'étouffer en lui le torturant besoin de véri-

té ». Nous croyons, mais ce n'est pas comme le prétendait encore le même Zola, « pour échapper au tourment de comprendre et de savoir ». N'en déplaise à cet Emile tout farci de droits d'auteur et de fumier, la foi ne pousse pas « dans l'âme comme une belle fleur d'ignorance et de naïveté ». Au contraire, plus on veut croire, plus il faut savoir et plus il faut chercher à comprendre. Les choses que la foi admet, la raison doit lui prouver qu'elles sont raisonnables et admissibles.

* * *

Il y a une autre attitude tout aussi condamnable que la curiosité touristique ou que l'emballement inconsidéré.

C'est l'incrédulité foncière. Non pas celle qui hausse les épaules, disant qu'on ne sait pas grand'chose, qu'on ne peut rien affirmer... Mais le scepticisme foncier, celui qui se moque, qui raille et qui ricane, celui qui, dès que vous parlez de Beauraing, vous regarde du haut de son mépris, prêt à vous traiter de pauvre imbécile et d'halluciné.

Le type du genre est évidemment le palefrenier que **La Dernière Heure** avait envoyé sur les lieux et dont on connaît les mensonges grossiers et la plus grossière attitude à l'égard des visionnaires. Je le sais : il y aura toujours de ces chimpanzés mal léchés pour ne croire qu'à ce qu'ils ont vu. Ils croient néanmoins et même fermement à leur supériorité, à leur puissante intelligence, à leur exquise finesse, à leur esprit fort, alors qu'il n'en ont rien vu, puisque de tout cela rien n'existe.

A défaut de la foi, un peu de bonne foi et une élémentaire politesse ne leur nuiraient pas...

* * *

C'est donc en chrétiens que nous irons à Beauraing. Ce qui ne veut pas dire qu'on puisse ou qu'on doive bannir toute curiosité ou toute émotion.

Je pense au contraire que rien n'est plus naturel que le sursaut de l'âme en présence des événements de Beauraing. Cependant, pour peu qu'on y réfléchisse, on avouera que

ces choses doivent être regardées autrement que des faits-divers à grande répercussion. Nul ne peut affirmer s'il s'agit d'événements surnaturels, mais ils POURRAIENT l'être et cela commande notre attitude. Nous n'avons plus le droit d'y attacher la curiosité morbide qui nous fait dévorer un feuilleton et courir aux dernières pages d'un roman. La curiosité est légitime, mais il faut l'épurer. Pas d'affolement. Du bon sens. Une sérénité confiante. Parce qu'ils pourraient avoir une origine divine, les événements de Beauraing doivent nous trouver plus prompts à la prière apaisée qu'à l'emballement intempestif.

Dès maintenant aussi, nous avons le droit de nous réjouir, parce que, depuis deux mois, une effervescence chrétienne et une recrudescence de prières auréolent le mystère de Beauraing. Parce que, à cause de Beauraing on a cru davantage et on a mieux aimé Dieu. Beauraing reçoit des flots de prières et de confidences.

Allons-y en croyants qui connaissent la toute-puissance de Dieu et son infinie miséricorde, qui savent que sa Mère est la médiatrice toute bonne et toute condescendante.

En pèlerins désireux de secouer une bonne fois la boue quotidienne des besognes trop absorbantes.

En retraitants qui vont à Lui avec leurs misères et leurs besoins et se blottiront contre son cœur avec confiance et abandon.

* * *

Certains se déclarent adversaires des pèlerinages.

Huysmans lui-même raconte que si quelqu'un n'a jamais été stimulé par le désir de voir Lourdes, c'est bien lui : « D'abord, dit-il, je n'aime pas les foules qui processionnent en bramant des cantiques. » Puis il se déclare modestement de l'avis de saint Jean de la Croix, lequel aurait recommandé d'entreprendre les pèlerinages en dehors de l'époque fixée, parce que, en se mêlant de trop près aux multitudes, on risque d'en revenir plus distrait qu'on y est allé.

Ce serait beaucoup de prétention de douter d'une autorité telle que saint Jean de la Croix. Mais on peut se demander s'il est aussi catégorique à l'égard des pèlerinages que veut bien le dire Huysmans. Nul ne nous oblige d'ailleurs d'aller à Beauraing quand les foules s'y bousculent. Mais, même alors, à l'heure des plus grosses affluences, n'est-ce pas un réconfort et un stimulant de se sentir si nombreux à dire son amour à la Vierge ?

En théorie, le tête-à-tête avec Dieu serait le plus fécond et le plus propice à l'oraison. Mais en pratique... malgré la solitude la plus hermétique, malgré la tranquillité et la paix extérieures, on peut être incorrigiblement distrait et parfaitement absent... Les cohues les plus à craindre ne sont pas les foules qui brament des cantiques, mais la cohue de nos sentiments, de nos distractions, des mille puérilités installées dans notre cœur qui y chevauchent furieusement et conspirent contre nous à l'heure où nous voudrions être à Dieu.

Il arrivera dans ces cas que les foules tempéreront cette aridité et que notre ferveur déficitaire sera stimulée, que notre oraison jaillira mieux et plus largement humaine, d'avoir à s'exprimer à haute voix, d'avoir à s'associer à celle des autres et de tenir son rôle dans le chœur des pèlerins. Dans ce sens peut-être, on peut déjà dire de Beauraing, ce que Huysmans disait de Lourdes : on y vit dans « une température d'âme étonnante » : « c'est la chambre de chauffe de la piété ».

* * *

Enfin, quelles que soient nos bonnes dispositions, elles seront souvent améliorées dès les premières heures de notre séjour à Beauraing.

Huysmans se serait fait un grief d'aller à Lourdes pour voir des miracles. « Je sais très bien, disait-il, que la Vierge peut en faire à Lourdes ou autre part ; ma foi ne repose ni sur ma raison, ni sur les perceptions plus ou moins certaines de mes sens ; elle relève d'un sentiment intérieur, d'une assurance acquise par des preuves internes... »

La plupart d'entre nous n'emportent pas vers Lourdes un désintéressement aussi complet. Peut-être ne le confions-nous à personne, mais nous dorlotons l'espoir d'être à Lourdes au moment où s'y opérera une guérison retentissante. On s'avoue à soi-même que l'on serait bien déçu s'il n'en était pas ainsi. Quelle joie ce serait (et quel argument) de pouvoir annoncer à ses amis qu'on fut témoin d'une guérison !

Cette attente, cet espoir, ces vœux secrets, je m'en voudrais de les blâmer, mais combien ils s'épurent à Lourdes ! On y a séjourné une semaine et rien d'extraordinaire ne s'y est passé, du moins qu'on sache ou qui se publie, car il y a toujours des grâces surabondantes qui font plus de bien aux âmes qu'elles n'en pourraient faire aux corps. Mais on est tellement convaincu, par le spectacle de Lourdes, que le miracle y fleurit, qu'on se reproche presque d'en avoir attendu.

N'est-ce pas un peu la même chose à Beauraing ?

A l'époque des « apparitions » on y allait pour « voir » ne fût-ce que les enfants. On était bien déçu si précisément ce jour-là les enfants eux-mêmes ne voyaient rien. Mais quel réconfort et quelle sérénité on emportait d'avoir prié avec eux !

CONCLUSION

« A Jésus, par Marie », lit-on dans la basilique de Lourdes. A Jésus, par N.-D. de Lourdes ou (si l'Eglise en décide ainsi) par N.-D. de Beauraing.

C'est à Lui que nous devons aller, parce que parmi nos incertitudes présentes, il est la seule Réalité. Nous devons en faire notre ami, notre frère, Celui qui vit au centre de nos cœurs, Celui dont on s'approche chaque jour davantage, pour qui on est plein de prévenances et de zèle, Celui qu'on voit en tout, qu'on retrouve partout, qu'on sollicite pour tout... Celui qui est notre raison d'espérer et d'aimer, à qui nous demanderons la foi, la lumière et le réconfort.

Nous ignorons encore si la Vierge est apparue à Beauraing. Ce que nous savons, d'une certitude absolue, c'est que son Fils est et nous attend dans chacune de nos églises. Allons L'y adorer, Le supplier pour que Sa volonté soit faite et que Son règne arrive, stimulé par les événements de Beauraing.

Prions pour que les chrétiens soient délivrés de leur inquiétude, pour que persévèrent tous ceux qui ont retrouvé un peu de foi à Beauraing. Prions pour appeler le miracle qui, seul, nous acculera à l'évidence et nous apportera de nouvelles raisons d'aimer Dieu et la Vierge médiatrice.

Il faut toujours prier et ne jamais cesser, disait Notre-Seigneur.

Et l'apparition de Beauraing de nous répéter : PRIEZ, PRIEZ BEAUCOUP.

PRIERE

La tempête et les flots narguaient le pauvre esquif où se blotissent nos derniers vœux...

Quelques instants encore... et l'oubli nous aurait engloutis.

Mais voilà qu'un reflet, pareil au doigt de Dieu, inscrit dans notre ciel l'espérance et l'amour...

Et le peuple aussitôt, le peuple se reprend...

L'humanité pantelante et lasse de se vautrer, se lève. L'humanité hagarde voudrait Vous retrouver, pour Vous servir et Vous aimer...

La laisserez-Vous, Seigneur, aux mains des mercenaires qui saccagent les âmes et n'ont plus d'autre fin que de Vous évincer ?...

Nous nous tournons vers Vous... pourquoi donc dormez-Vous ?...

Vous voilez votre face ?...

Auriez-Vous peur de voir notre tribulation ? Auriez-Vous peur de Vous avouer vaincu ?...

Vos œuvres, mais nous les connaissons, Seigneur ! Elles nous ont appris vos pardons, vos folies paternelles et la toute-puissance de vos faiblesses pour nous.

En souvenir de ce que Vous avez fait. Pour l'honneur de ce que Vous avez fait. Pour votre réputation, arrachez-nous à l'océan de nos reniements !...

Fils prodigues, sans doute, mais prêts à la repentance, nous ne voulons pas rougir de Vous avoir appelé.

Réveillez-Vous, Seigneur, pour qu'on Vous reconnaisse. Qu'on Vous connaisse et qu'on Vous aime...

Dites un mot, faites un geste, pour qu'ils comprennent enfin qu'en dehors de leur Dieu, tout est tempête d'amertume, tout est le souffle du néant !...

Qu'elles seraient heureuses de Vous accueillir et de se confier à Vous, ces masses qu'on croit révoltées, ce peuple qu'on dit mécréant, mais qui ne sait pas et n'en peut rien...

Il a un tort assurément : c'est de chercher son bonheur où des fourbes le lui font chercher.

Mais s'il était aussi méchant qu'on le répète, aussi impie qu'on le prétend, vos autels seraient culbutés ; vos prêtres massacrés... Et Vous-même auriez dû partir et déserter vos tabernacles...

On lui crie la haine. C'est la haine qu'on lui prêche et d'elle qu'on le nourrit.

Et pourtant — Vous êtes témoin, Seigneur — s'il n'aime pas beaucoup, s'il n'aime presque plus, il ne méprise guère et ne hait presque pas....

Soyez leur indulgent, comme sur la Croix, pour vos bourreaux.

Ce qu'il faut surtout leur pardonner, ô douloureux Jésus, c'est de Vous meurtrir et de Vous crucifier par leur indifférence et leur oubli.

Le cœur de votre peuple s'est appesanti. Ils ont endurci leurs oreilles. Leurs yeux se sont fermés...

Mais je ne le crois pas coupable, ce grand peuple abusé, qu'on saigne et qu'on écorche en arrachant son âme et dépouillé de tout puisqu'il l'est de son Dieu.

Et qui l'ignore et n'en sait rien, ne pouvant soupçonner sa détresse infinie, parce qu'on le berne et qu'on l'aveugle...

Et que certains, qui paraissent vomis des enfers, entreprennent tout pour l'abrutir, l'égarent par leurs menaces, l'assomment de vaines formules, l'assourdissent de mensonges ou de leurs calomnies...

Et quand il tend ses mains aux menottes de leurs promesses, pendant que des harangues ameutées font miroiter à ses yeux les splendeurs du Grand Soir (qui doit être l'aube sanglante de la félicité), il ne voit pas, le pauvre peuple de chez nous, car il n'est pas méchant, mais crédule et bon enfant,

que c'est son âme qu'on lui ravit,

que c'est toute sa fortune qu'on lui dérobe, en lui volant son Dieu...

L'enchantement berceur de votre parole, Seigneur, si réconfortante et si douce à nos cœurs d'homme, il ne le perçoit plus.

Il répète des cris qu'on lui apprend. Des sons étranges râclent sa gorge, mais pas un mot et rien de sensé... parce qu'il n'aime pas et ne prie plus.

Il va, vient, court et se remue, plus affairé que dans l'histoire, sans avancer d'un pas, sans se mouvoir d'un pouce, puisque ce n'est pas vers Vous, Seigneur, que le conduit sa course...

Votre peuple ne voit plus. Ses ténèbres sont si épaisses qu'il ne voit plus que Vous l'aimez et que la première chose — la seule qui doive compter — c'est de Vous aimer.

Seigneur ,dites seulement une parole et votre peuple sera guéri.

En souvenir de l'aveugle-né (guéri d'un peu de boue faite de poussière et de salive) en souvenir du sourd-muet dont Vous avez eu pitié, touchez du doigt le peuple, pour que leurs yeux s'ouvrent à votre lumière et leurs oreilles, à votre Bonté.

Seigneur, si Vous le voulez, Vous pouvez nous guérir...

De l'agonie que nous avons élue, délivrez-nous...

Quand nos mains s'avancent et que nos cœurs croient s'élargir, c'est pour se refermer sur des chimères...

Nos esprits affamés se hérissent, explorent de tous côtés, pour se heurter au vide.

C'est pour des abordages imaginaires que nous jetons

l'ancre sur une mer sans fond ou dont le fond s'échappe au plus l'ancre descend...

Parfois nous croyons toucher le terme. Notre pied s'avance pour conquérir enfin... Déjà se dresse la tente où il fait bon causer... Mais la berge nous échappe et la barque recule, nous condamnant, nous, nos rêves et nos ambitions, à un plongeon inutile et vain puisqu'il n'apaise en rien nos démences puériles...

Impuissants, parce que pécheurs, la mort nous tient.

Nous nous défendons des pieds et des mains. Elle nous serre davantage.

Nous agitons nos pensées et nos désirs. Elle nous opprime et nous étouffe.

Mais n'est-ce pas notre destinée de la combattre encore ?

Ne sommes-nous pas faits à votre image, ô mon Dieu, et à votre ressemblance ? Et notre vie, rachetée par votre sang, n'est-elle pas de nous évertuer contre cette agonie ?...

Vous nous avez créés pour les hauteurs et pour l'amour.

Vous nous avez choyés pour une vie surnaturelle et divinisée, pour nous épanouir et pour rayonner...

Et afin de nous donner cette vie en surabondance, Vous avez envoyé Celui qui est l'amour entre le Père et Vous, qui est le battement de cet amour réciproque, qui est l'étincelle jaillissant de la fusion de ces deux amours...

C'est pour que nous ayons cette vie éclairée et vivifiée par l'Esprit que la lumière a lui...

Seigneur, nous Vous demandons cette vie, nous Vous demandons d'héberger le doux hôte de l'âme et de faire fête au consolateur suprême.

Et que l'Esprit nous inonde jusqu'au plus intime pour que nous puissions, à notre tour, échauffer ce qui est froid, redresser ce qui dévie, pour que nous connaissions et fassions aimer l'éternelle Joie...

Nous périssons, Seigneur, sauvez-nous !

Et puisque Vous comptez sur nous — béants néants que nous sommes — comme Vous comptez sur chacun des hommes pour être les collaborateurs de votre divin Fils et de sa Rédemption, nous Vous louons et nous Vous bénissons.

Mais si chacun est maître de son salut et de son éternité, pour le peuple de chez nous et pour son salut, ne soyez pas trop exigeant, Seigneur.

Laissez, comme autrefois, courir et fôlatrer votre Miséricorde, à son gré et selon son cœur...

Son aile, en nous frôlant, Vous voilera bien des fautes que Vous devez ignorer...

Mais...

N'est-ce pas Elle déjà que ces enfants ont vue ?

N'est-ce pas Elle qui leur a parlé ?

N'est-ce pas Elle qui nous a souri ?

Ce frisson nostalgique, qui émeut les foules de Beauraing, n'est-il pas l'appel de votre Miséricorde ? N'est-elle pas sienne encore cette caresse éthérée qui nous laisse épris d'éternité ?...

Confirmez notre foi, Seigneur, et exaucez nos vœux.

Et que, par les chemins de l'homme, votre Miséricorde vienne butiner nos fleurs et relever les pécheurs...

Nos paillettes, ténues toujours, souvent imperceptibles, Elle va Vous les cueillir, légère et azurée dans son vol diaphane, Elle va les amasser avec des raffinements d'usure pour Vous les porter par sa navette irradiée, pour Vous les offrir en lingots éblouissants et nous obtenir, en échange, vos grâces et vos bienfaits...

Seigneur, pour votre peuple et son éternité, laissez courir et folâtrer votre Miséricorde à son gré et selon son cœur...

TABLE DES MATIÈRES